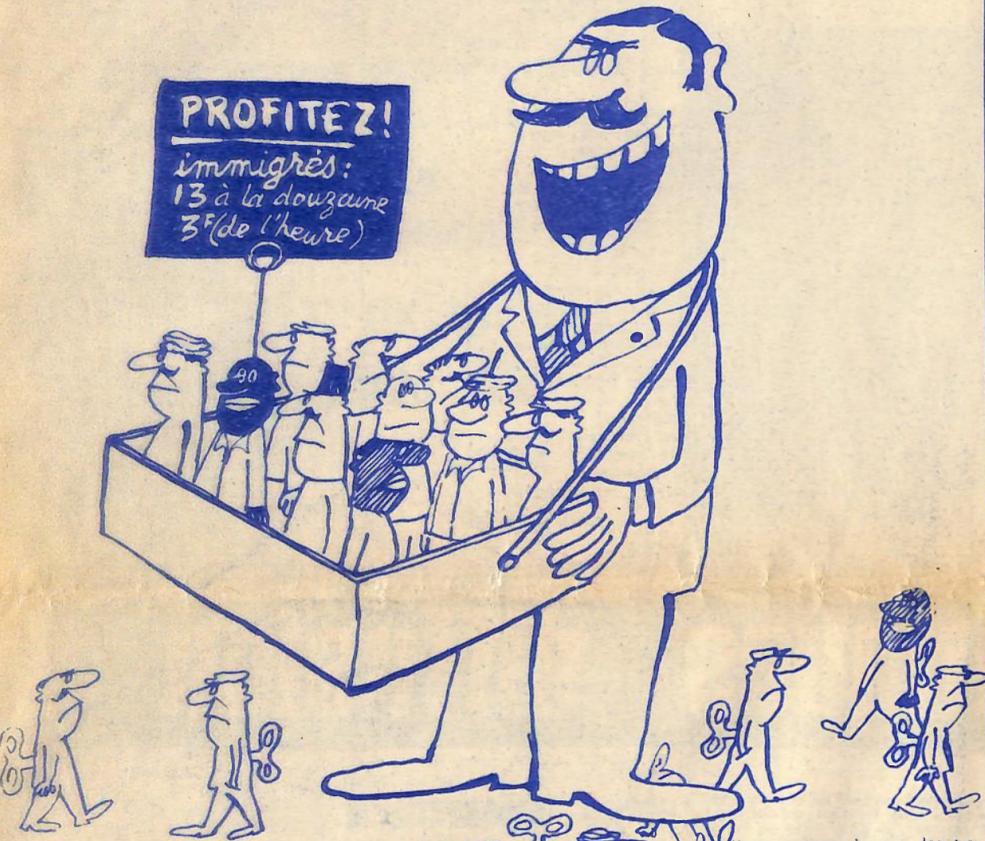




# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS: TOUT 3  
 QUINZOMADAIRE 29 OCT 70 1F

## FRANÇAIS, ETES-VOUS RACISTES ?



### PROCÈS DE MEULAN CONTRE LES MARCHANDS D'HOMMES

SI LA JUSTICE ETAIT JUSTE ÇA SE SAURAIT

Il y a les faits et ils parlent en notre faveur même s'ils sont tombés dans l'oubli. Le texte de l'accusation, publié dans « TOUT » n° 2, avoue lui-même l'existence de la « traite des nègres » à Meulan et l'impuissance naïve de la justice à frapper ceux qu'elle est faite pour aider. Là-dessus donc pas de problèmes pour justifier l'action de propagande du 6 mars (peinturlurages sur la mairie, distribution de tracts, invasion du bureau d'embauche qui abritait une partie du trafic, prise de parole sur la place du marché). Nous pouvons tous donc crier : NOUS ETIONS TOUS A MEULAN ; on ne se privera pas de le dire à tous ceux qui voudraient nous juger et qui sont embrouillés eux-mêmes dans la barbarie trop voyante de leur « civilisation ».

Ceci dit on ne se fait pas d'illusions : la justice est l'injustice personifiée. Elle n'a jamais toute honte bue : les faits (surtout les faits passés) ne lui font pas peur. Et s'ils suffisaient — même quand ils sont évidents — à faire acquiescer nos copains et à faire justice contre les négriers de Meulan, ça se saurait.

#### LE PROCÈS DE L'IMPERIALISME QUOTIDIEN

Le racisme, la vie de chien organisée pour les immigrés ne date pas du 6 mars, ne se limite pas à Meulan et ne s'est pas arrêtée avec cette action. On veut raconter tout le colonialisme qu'on a sous les yeux

dans la rue, au café, dans le commissariat du quartier, dans l'usine et dans les magasins, tout le colonialisme qu'on a sur le cœur, nous « enfants de la France civilisée ». Si nos frères algériens, portugais, yougoslaves, marocains, espagnols... ne peuvent venir témoigner devant un tribunal pour qui ils sont toujours des accusés en puissance, tous les témoins que nous citerons (1) ne veulent pas se substituer à eux, parler en leur nom. On veut décrire le dialogue cent fois entendu, au coin du boulevard, du flic interpellant un « bicot » et cracher à la gueule des juges toute notre honte d'être des blancs cent pour cent, d'être malgré nous partie prenante de l'impérialisme tous les jours. Ce qu'on veut : avancer en cela dans la prise en main de la lutte par les immigrés eux-mêmes : on leur montre combien on hait et comment on essaye de refuser notre rôle d'opresseur. A notre révolte, ils ont beaucoup à apporter et des choses qu'on ne fera pas à leur place.

#### LA JUSTICE SE FAIT PARTOUT SAUF AU PALAIS DE JUSTICE

De ce point de vue, on n'est pas triomphaliste sur l'action du 6 mars : que la cour de sûreté de l'Etat prenne ça pour une « substitution ou tentative de substitution par la force d'une autorité illégale à celle de l'Etat » ça ne nous étonne pas des gens du régime issu du coup d'Etat du 13 mai. Ceci dit pour nous les formes actuelles de révolte spontanée des immigrés signifient violence de masse sur lesquelles les robes rouges et les képis foliés de la cour n'ont pas prise.

Ça aussi, ils ne le comprendront jamais : la prochaine fois, immigrés et Français feront mieux. Ils ne se feront pas prendre d'abord, messieurs les juges. Quand on est des milliers, on ne se fait pas prendre.

C'est pourquoi on organisera :

- partout où la lutte est déjà engagée avec des immigrés (15<sup>e</sup>, Ivry, Villeneuve, Nanterre, Saint-Denis...) leurs conditions de vie, la discussion sur le procès, l'action, le trafic qui existait à Meulan, on rédigera avec eux tracts et panneaux dans leur langue.

On se servira de cet exemple

pour discuter avec chacun des tracts (2) dont ils sont victimes, qui font de leur vie une vie trafiquée et préparer l'action sur ces aspects qu'on ne connaît pas.

• Avec un groupe de théâtre amateur on va raconter l'histoire de Meulan à la porte des boîtes et dans les quartiers en aboutissant sur une discussion sur la situation des immigrés là où on intervient. Ainsi on sait maintenant que le trafic d'embauche est une pratique généralisée : celui de Meulan qui a repris sous d'autres formes nous a mené à celui des mines du Nord et de Simca Poissy. On connaît maintenant aussi celui de Renault-Billancourt, tous liés aux administrations et services officiels du coin, ou directement à la « coopération entre Etats ».

#### ILS VEULENT FAIRE LE PROCÈS D'UN COPAIN QUI A « ATTAQUÉ » LA MAIRIE DE MEULAN, NOUS LES ACCUSONS DE VOLER, DE TRAFIQUER LA VIE DE NOS FRÈRES.

(1) Pour participer au procès de l'immigration dans les quartiers ou pour venir témoigner sur une raffle d'immigrés qu'on a vue, un exemple de vie trafiquée, une situation, tous ces faits qui composent le tableau général de l'impérialisme bien de chez nous, écrivez à « TOUT », 27, rue du Faubourg Montmartre, ou passez à la librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire-13, métro Censier.

(2) Trafic d'embauche : une chose qu'on découvre. Pratiquement tous les immigrés qui arrivent en France entraînés par les descriptions idylliques des sergents-recruteurs des grosses boîtes françaises, n'ont pas tous leurs papiers en règle. Aussi de braves citoyens français se proposent de leur faire passer la frontière — ce qui consiste souvent à les transporter en camion puis à les laisser se débrouiller à 1 km des douanes — pour 100 ou 200.000 francs puis à réclamer successivement d'autres grosses sommes pour continuer la route, puis pour avoir sa carte de séjour, sa carte de travail, son tampon du bureau d'embauche... éventuellement des papiers d'identité, etc...

### Contre l'oppression CRÉONS !

Peut-on parler de poésie pure et idéaliste quand l'odieux système arrache la vie au prolétaire pour avoir défendu son pain et s'être efforcé de sortir de là ; quand un autre pour une action, ou un écrit, ou pour rien, est jugé, condamné par un bandit ? Peut-on en parler avant qu'on l'ait vu libre, ce prolétaire ?

#### LA NOUVELLE VIE

Nous tous la créons, vous la créez. Elle vient bien de nos membres lourds, de nos velnes béantes et dégoûtantes, en chaque point de la terre où l'on se défend au centimètre contre la pluie impérialiste, l'oppression suave ou brutale qui nous a cernés, châtrés, assassinés.

Pas à perpétuité ! Gosses, on nous a façonnés hors de ce que nous savons simplement vrai. L'Art, il plastronne en boîte de luxe, sous notre nez, comme le caviar. Aujourd'hui, combien sont-ils à exprimer ce qui les tient, retient, entraîne ?

Et pourtant, il ne manque pas de voix, sous d'innombrables expressions, pour se répercuter jusque au fond des tantes de ces sales porcs. Elles résonnent de Grèce, d'Union Soviétique, d'Amérique Latine, d'Europe, des géolés Yankees. Elles accompagnent le fusil ; même depuis leurs corps brisés nos frères poursuivent les chants de ce qu'on n'invente pas : vie, travail, mort.

Poésie avec politique = UN. Car c'est une autre façon d'attaquer que celle qui révèle la véritable âme créatrice. L'étonnant, ce serait qu'avec une soif semblable à celle de nos frères, ils taissent encore un tel déchiètement des tripes.

Osez - Osons - Alors DITES-LE ! FAITES-LE ! LIBERONS LA CREATIVITE !

# S'IL Y AVAIT UNE JUSTICE ÇA SE SAURAIT !

Une fois par semaine Marcellin se rend chez Pompidou pour une entrevue en tête-à-tête. C'est le Face-à-Face qui prépare les formes mitonnées de la répression sur nos vies.

Il y a quelques années, l'OAS Bidault disait qu'un pays libre c'était un pays où quand on sonnait à votre porte à 6 h 1/2 du matin on pouvait se dire tranquillement que c'était le laitier. Mais aujourd'hui pour des centaines de personnes le visage du laitier a la gueule des Pandores. Ils vous arrivent dessus, vous arrêtent préventivement, vous interrogent pour des brouilles. Ils font peur à vos parents ou à vos enfants. Chez un étudiant de Nanterre ils terrorisent toute la famille sans tenir compte des pleurs et de la frayeur des gosses. Aujourd'hui c'est le fascisme en catimini, c'est l'oppression dans le quotidien sans bottes ni étendards. Au Brésil ou en Grèce il y a aussi des touristes qui trouvent que le soleil éclaire la liberté... Le fascisme du quotidien c'est la Radio qui vous engluie dans « l'objectivité » de Marcellin, c'est la CGT qui dénonce Sartre devant Billancourt en disant qu'il a approuvé les interventions américaines pour soutenir Israël et qui ajoute que Geismar lutte contre les congés payés, c'est la Taule pour une « mob » empruntée, c'est le feu allumé par le froid qui brûle les enfants d'immigrés ; c'est des militants à qui on supprime les droits civiques et familiaux et qui comprennent mieux encore pourquoi 3 millions 1/2 d'immigrés n'en bénéficient pas. C'est 32 mois de préventive pour 1 kg d'oranges...

L'oppression quotidienne devient chaque jour plus visible. Il faut rendre plus claire encore l'unité de la Sainte famille du Capital :

JUSTICE, POLICE, PATRONS.



## MINES DE LORRAINE : GRÈVE CONTRE L'ANGOISSE

Page 8

QUÉBEC : ÉTAT DE GUERRE CONTRE LES NÈGRES BLANCS D'AMÉRIQUE Page 8

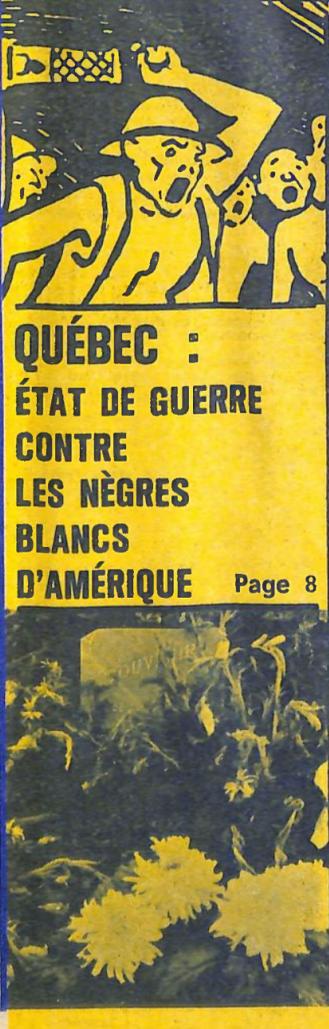
GRÈVE A LA "3 M" LA CHUTE DE "BERLIN" Page 3

SUICIDE à ARGENTRÉ

SILENCE ET COMPLICITÉ Page 5

AMERIKKKA

ANGÉLA DAVIS RÉVOLTE DES PRISONS GI'S EN ALLEMAGNE Page 7



# UN FRERE PORTUGAIS ACCUSE

Nous accusons Gaetano (remplaçant de Salazar) et son régime fasciste; nous accusons SCHUMANN et son régime du sort des immigrés en France; nous accusons tous ceux qui sont responsables des immigrés de les laisser vivre dans la misère et le mépris. Quand nous pensions que les immigrés s'évadent de leur pays pour échapper à la tyrannie de leur dictateur ou simplement pour chercher à manger, à vivre dans ce pays de faux rêves et qu'on leur donne en échange une misère cachée à la portée de l'œil; quand nous pensions que pour échapper aux tortures de leur pays, ils viennent vivre dans un pays où ils ne sont pas moins libres d'y subir le même sort et que la bourgeoisie les tient au bout du doigt leur faisant entendre toujours l'horrible menace: « Où tu obéis ou nous t'emmenons à la frontière ». Quand nous pensions à St Quentin (02), au mois de février dernier, où un ouvrier portugais père de cinq enfants travaillant pour une entreprise de Travaux Publics (Collier et Dantec) est mort de froid dans une baraque de bidonville construit par le patron, pour les « porcs d'immigrés » comme les appellent les flics St Quentin, et que six heures après les flics sont venus chercher le cadavre pour aller l'enterrer dans un coin perdu du cimetière et que la population n'a jamais été informée d'un tel meurtre et que la police n'a rien fait contre de tels criminels; quand nous pensions au père et à ses trois enfants portugais qui sont morts

asphyxiés en hiver dans une baraque à Compiègne; quand nous pensions aux Africains asphyxiés à Aubervilliers et à tant d'autres crimes que nous ne citons pas...

Quand nous voyons des immigrés qui cherchent à se défendre ou à lutter pour leur liberté et que la police les remet aux mains des fascistes criminels de leur pays pour qu'ils s'en occupent.

Quand nous voyons tant d'immigrés qui vivent chaque jour dans la crainte, la peur d'exprimer leur révolte.

Enfin, camarades, n'est-il pas temps de se mettre à côté des immigrés? N'est-il pas temps de leur donner notre confiance? Français, enfin, êtes-vous des racistes? N'avez-vous pas des remords? N'avez-vous pas honte de rester indifférents au sort des immigrés et de les laisser vivre dans la pourriture du rêve dans les griffes des assassins en liberté?

Que ce soient des blancs, des jaunes, des noirs ou des rouges, n'avons-nous pas droit à la liberté?

Qu'est-ce que signifie une frontière pour nous, les prolétaires, sinon une espèce de mythe créé en faveur de l'impérialisme?

Luttons contre la bourgeoisie et ses lois de maître absolu qu'elle a créées pour mieux mener les immigrés à la baguette. Les immigrés ne sont pas des troupeaux de moutons.

## FALAM VOCES O PORTUGUES

— Une chose me frappe, c'est toujours les mêmes qui bossent. Ils travaillent 50 heures par semaine. Dans la boue le plus souvent. Ils récoltent le maximum d'accidents du travail. On les parque dans des lieux de misère et on voudrait en plus qu'ils aient la force d'apprendre le français?

Trop c'est trop. Pour remplir des feuilles d'impôt il suffit d'un traducteur de confiance.

Et puis de toute manière on ne va pas attendre qu'ils parlent tous le français pour lutter.

Alors les alphabétiseurs, les militants, apprenez les langues utiles pour la lutte. Le portugais, l'espagnol, le yougoslave etc... et puis comme ça au moins vous pourrez rigoler avec eux.

# CES OUVRIERS QUI NOUS VIENNENT DU SOLEIL

Les Turcs sont à la mode. Par leur profil physique et moral ils ont conquis depuis longtemps les employeurs allemands. Ils commencent depuis un an à séduire ceux de France. Notre sidérurgie, nos usines d'automobiles, de pneus, nos entreprises de travaux publics en réclament. Il y a actuellement 13.000 Turcs sur notre sol mais ils sont 350.000 en Allemagne...

Le directeur général de l'Emploi en Turquie, Naki Tezel, que j'ai rencontré à Ankara, déplore ce « retard », à la fois pour son pays et le nôtre :

— Car, dit-il, l'émigré turc ne peut être comparé à aucun autre. Il est fort, sobre, discipliné. Pour lui, le travail est sacré. Jamais il n'est traité à celui qui lui permet de gagner son pain. Il part pour envoyer à sa famille le plus d'argent possible, aussi se tient-il toujours à l'écart des chambardements. On peut compter sur lui, il ne se livre pas aux mauvaises tendances...

Autrement dit : un gisement en or!

## CHANT NOUVEAU

Peuple qui pleure,  
Peuple!  
Tes aïeux  
Sont les notes d'amertume  
D'un chant nouveau  
Ta misère  
Le drapeau de notre lutte  
Peuple  
Ne pleure pas!  
Tes fils absents  
Ne trahissent pas  
Ton sang  
Peuple,  
Ne t'agenouille pas!  
Marche!  
Au sommet de la montagne.

## LA CONQUETE DU PAIN

Paysan à la faux aiguisée  
Pour qui le pain de ta sueur?  
— Au patron, camarade  
Laboureur  
Charrue au poing  
Pour qui sèmes-tu?  
— Pour mon seigneur camarade  
Camarade emprisonné  
Pour qui la production  
de ces machines monstrueuses?  
— L'argent est aux mains des patrons  
Femme flanquée de balai et de seau  
Pour qui tous ces nettoyeurs?  
— Le porc de mon chef le sait bien  
Vient la lune  
Nait le soleil  
Mais les tempêtes nous entraînent.  
Les plaintes, la mer les étouffe.  
Les paroles, le vent les emmène.  
Ce qu'il faut, c'est conquérir  
Le pain au patron.

Gabriel Raimond  
extrait de « Aux armes, Portugal! »

Tuer le nègre, le frère  
— Non, non, non!  
Viens... nègre  
Frère  
Donne-moi ta main.  
Le sang est nègre?  
Le sang est blanc?  
— Le cœur  
N'a pas de race  
Rouge est notre cœur  
Afrique de l'obscurité  
Des missionnaires baratineurs...  
Laisse brûler la brousse  
Mets le feu au tantôtche  
Ecrase l'exploiteur  
Le son de ton tamtam  
Fera sortir  
De l'intérieur de tes entrailles  
Un hymne  
D'allégresse  
Libéré des impérialistes.

Raimond Gabriel  
extrait de « Aux armes, Portugal! »

## JE VAIS RACONTER

### EN TOUTE

### FRANCHISE :

La raison pour laquelle je fais des poèmes c'est la situation où je me trouve pendant que je les fais.

Je me rappelle très bien des circonstances et les obstacles surmontés pour entrer dans une usine dont je ne peux pas dire l'adresse pour des raisons personnelles (je m'excuse). Après avoir travaillé quelque temps, ayant fréquenté une fille qui m'a trahi et qui m'a causé d'immenses ennuis et finalement plongé dans une mauvaise et critique situation; me voilà.

CHARENTON-ECOLES,  
LE 21/6/70

Si cette âme qui est la mienne pouvait prendre une forme humaine, pour elle j'entrerais au bain insensible à mes remords, elle m'a plongé dans la débâche. Elle m'a abandonné dans la misère et dans l'indifférence, traîne-toi par terre. M'en souviendrais-je au moins? J'accepte qu'on m'abreuve d'injures.

MONTREUIL, LE 26/7/70

La cause de mon départ de l'usine. Quant à ceux qui nous ressemblent, je n'ai rien pu cacher car ils sont pétris par le malheur. Mais je n'accepte pas l'amitié du premier venu, une mauvaise amie est une fausse monnaie qui accroît votre affliction quand on vous la refuse l'amitié est un trésor caché dont le malheur déchire le voile.

J'ai voulu un beau jardin avec toutes les fleurs de mon âme et tous les arbres dignes d'envie des treilles au raisin vermeil, des pêches pareilles à l'ambre. Le basilic et la rose s'y mêlent. Hélas, j'ai vécu trop longtemps et en ma présence il est livré au troupeau.

A. C.

# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS, TOUT!

## COURRIER ?

On a un problème : on reçoit entre 10 et 20 lettres par jour, depuis le N° 2. On répond à toutes, mais on n'est pas organisé au point de mettre en contact tous ceux qui écrivent, isolés dans leur coin, avec d'autres révolutionnaires. C'est pourtant le but. Avec des centaines de lettres, ça devient difficile.

Certaines lettres sont pour nous des articles, au même titre que ce qu'on écrit, nous. Alors, pourquoi un courrier? Parce qu'on considère que ça serait faux de faire un journal avec des lettres de gens avec lesquels on n'a même pas pu discuter. D'où cette formule (provisoire, bâtarde) du courrier.

C'est ce que nous écrit un lycéen de Lyon : N'écrivez pas au nom des masses en leur laissant une demi page de courrier, laissez-les s'exprimer.

On ne veut pas être une compensation à l'isolement, mais un moyen de le rompre. Recevoir des centaines de félicitations, de lettres enthousiastes, nous fait chaud au cœur, mais nous inquiète. Parlez-nous plus de vous, de vos révoltes et de vos luttes. Participez à la diffusion (Nouvelles auto-collantes, distribution d'affiches et de numéros pour affichage dans les kiosques de votre quartier...) Mais surtout : réunissez-vous pour nous critiquer, et pour faire autre chose.

### SUR LE N° 2 :

C'est ce qu'on fait des camarades du Comité d'Action Place des Fêtes, à Paris. Une critique serrée de 8 pages dactylographées qui recoupe bien des lettres. Ça aide vraiment. Selon eux, trois critiques au N° 2, jugé par ailleurs très valable : 1) encore un certain volontarisme - triomphalisme (la mort d'Hamara, c'est insupportable - Faites-le) qui envisage peu les transitions concrètes, justes.

Une façon de dire « faites-le », « autocolliez les autocollants », qui met ceux qui écrivent dans le journal en dehors, en donneurs d'ordres. D'accord : on écrira « faites-le ».

## 2) Une façon de cacher qu'on est admirateurs de la Révolution

Chinoise, pour ne choquer personne, laquelle admiration serait en contradiction avec les buts qu'on se fixe. Partiellement d'accord : nous avons commis une erreur avec des citations de Mao, peu démonstratives par elles-mêmes. Il fallait mettre plus ou rien. Mais on pense qu'on peut expliquer la Révolution culturelle en Chine, qu'on admire, sans tomber dans les stéréotypes « prochinois » français, et qu'il faut le faire.

Trois suggestions adoptées : on réédite le « Droit à la paresse » (le demander à la librairie.)

On développe (cf article dans ce numéro) sur les cheveux longs.

On renonce aux articles type Caterpillar, qu'on avait mis parce que tout de même il s'y passait quelque chose d'important.

Un camarade de Lutte Ouvrière de Tourcoing nous reproche de n'avoir pas parlé de l'agression par la police d'ouvriers de Tourcoing, le 23 septembre. Un camarade d'Avignon veut qu'on parle du Québec car il y en a marre de l'approche folklorique de cette révolte nationale. Un camarade de Marseille propose d'organiser des rencontres « entres prolos de toutes couleurs, amis et militants » sur le vieux port. Etc...

Un jeune nous écrit : « un jeune révolutionnaire que vous allez mûrir. » Non, nous ne mûrissions personne.

### Choix (arbitraire) de lettres :

On peut les avoir. Oui on peut. Je suis pour rassembler dans les cinémas, cafés, métro. Pour le métro je signale qu'il est relativement facile de passer sans payer. Repère les stations ayant une entrée libre et rentrer lorsque quelqu'un sort. Il est bien sûr préférable de connaître le topo des lieux. Les risques de se faire prendre sont minces. Ceci dit je ne crois pas que le système D soit révolutionnaire. A propos, il serait bon d'écrire quelques mots sur les pseudo-révolutionnaires, marchands de bijoux sur le trottoir du Quartier Latin. Un mot encore. Comment expliquez-vous le poignard de main d'Arafat à cette assemblée d'Husseln. Le tac au tac de Mao est insuffisant.

Je veux tout et plus.  
Pilothon.

## POEME

Sur une terre aride couleur de sang et de douleur sont arrivés des hommes et des femmes et des enfants. Faces cuirées hirsutes, affamés ils y ont planté leurs tentes en lambeaux. Cassés en deux, pleurant sous le soleil indifférent à leur misère ils fixaient au loin une ville blanche qui apparaissait comme un mirage. Et ils moururent de faim, de honte et de fièvre. Mais leurs fils étaient là sortis du sable chaud et de la merde encerclée de barbelés. Chaque jour plus maigres, chaque jour plus haineux ils se sont armés ils se sont regroupés avec l'espoir de revoir un jour leur ville blanche.

Chiens russes et chiens ricains vous voudriez les faire crever maintenant. Vous saluez la pourriture que vous leur avez donné comme territoire.

Un jour vous verrez ces gosses se ruer sur vos canons et vous reconnaîtrez parmi eux vos enfants.

Un camarade peintre en bâtiment (76).

## GRAFITIS

Un moyen rapide de faire des graffitis lisibles, nombreux, et en usant peu de peinture!

On peut même mettre les ponctuations! Découpez les lettres-pochol dans un carton assez fort (canson) ou du plastique épais.

Amicalement. Ecrire des slogans sur les billets de banque qui vous passent entre les mains. Ce que je fais ici!

Avec vous, A.P. et L.P.



Champigny le 17 octobre 1970.  
Bonjour,

A bas les étiquettes. Pourquoi appelle-t-on des gars qui luttent, dans les usines, contre la répression, qui organisent des fêtes pour le peuple, qui détournent de la routine Métro - Boulot - Dodo etc... des gauchistes? Voulez-vous m'éclairer. Je ne vois pas pourquoi toutes ces étiquettes. Alors, moi aussi, je suis « gauchiste ». Mais si je m'arrêtais à ces définitions, je n'avancerais pas.

J'ai découvert la publicité de « Tout » dans International. « Tout » est bien fait. Bon article dans le N° 2. Mais penser à faire des articles sur la

répression que subissent les femmes. C'est important. Elles subissent et supportent plus que nous, je crois. Penser à inclure la répression dans les familles, campagne, petites villes.

J'aimerais que la lettre du N° 2 « Le capitalisme tue la vie » ne passe pas inaperçue.

Continuez avec « On peut les avoir ». Je voudrais faire passer une annonce : J'appelle tous les ouvriers R.A.T.P. à faire profiter leur ticket R.E.R. magnétique, aux ouvriers déshérités.

Moi même je suis ouvrier R.A.T.P., travaille à l'atelier de Fontenay-sous-Bois, et aimerais rencontrer d'autres ouvriers R.A.T.P. qui lisent ce Journal Révolutionnaire!

Un Ouvrier R.A.T.P. de la Banlieue parisienne. P.S. Ci-joint un mandat de 125 F.

## LECHE BOTTE

Camarades,

Une suggestion, en passant, des fois que vous auriez des idées : Une lutte contre cette race maudite du prolétariat : les lèches-bottes, les failloles, les parvenus, les mouchards silencieux par les sourires, enfin voyez le genre.

Vous n'en parlez jamais, uniquement des bourgeois, des militaires et consort... Mais comme ordures, dans le genre on ne fait pas mieux. Je les fréquente dans toute sorte de boîtes depuis l'âge de 14 ans... Alors si vous avez des idées, racontez, je vous suis...

Vous dire aussi, des fois en lisant vos journaux, j'ai l'impression qu'un jour je bosserais pour quelque chose. Même si ce n'est qu'une impression c'est bon sur le moment...

## PETITES ANNONCES

### A VENDRE

A VENDRE guitare (achetée il y a 4 ans). Ecrire au journal N° 7663.

### POUR VINCENT

Passé à la librairie (28, rue Geoffroy-St-Hilaire - Métro Censier). On a une plaule pour toi et ta compagnie, dans une maison (Banlieue Ouest) où il y a déjà 4 copains. Moins de 200 F par mois.

Envoyez-nous demandes ou offres en dehors du marché officiel, pour chambres, achats, etc...

ONESHOT, revue d'amateurs copnsacrée à la S.F. (1) et à l'UNDERGROUND, recherche des collaborateurs. Ecrire à B.E.M., 34, rue Loula-Ricard, 76-Rouen.

(1) Science fiction.

On a republié le droit à la paresse. Demander à la librairie La Commune.

## HO-HO-HOMOSEXUELS

[...] Je n'oublie pas que, parce que je suis homosexuel, j'ai dû attendre d'avoir 25 ans (et un copain politisé aussi) pour me décider à faire « de la politique » au P.C.F., excusez-moi! ; faire « de la politique », c'était accepter de supprimer (en fait seulement passer sous silence) une partie de moi pour pouvoir être avec tous. Et j'ai eu de la chance d'avoir pu faire ce pas, parce que en général, la réponse JUSQU'A MAINTENANT était le refus de la politique, sous la forme agressive ou honteuse : travestis et folles, mais aussi bien la femme qui, au marché, refuse un tract en feignant : « Je ne sais pas lire » ; ou l'autre, devant la passivité : « Mais les gens ne comprennent pas! »

La « purification » implicitement exigée pour faire de la politique, je l'ai vérifiée au P.C.F. et chez les ultra-léninistes : commentaires classiques sur les pédés et les désaxés; mais aussi, devant une discussion nette, et personnelle bien sûr, critique « théorique » fondée sur la plus étroite psychanalyse bourgeoise (l'exaltation du moi entraîne une conception métaphysique), ou sur l'imaginaire alimentée aux pôlards : danger pour l'organisation; en un mot : « On ne peut pas compter sur ces gens-là! » (D'accord, mais il faudra compter AVEC eux, ordures bureaucratiques!)

Ça, c'était au P.C.F. : terrorisme du type bureaucratique et zonard, qui reproduit, comme on s'en doutait, celui de la société officielle. Cependant, le terrorisme, si on ne le cultive pas soi-même, a l'avantage de désigner l'ennemi. Mais la conspiration du silence? Déjà un peu avant Mai, mais surtout après, quand j'annonçais ma couleur sexuelle, je n'ai jamais vu personne remettre la question sur le tapis, ni en groupe ni en particulier. Je parle ici des gauchistes en fonction (car « j'ai d'excellents amis normaux ») : jamais le moindre intérêt ni particulier (le type en face), ni général (le « problème » de l'homosexualité). En poussant un peu, ça donnait : « Tu n'a pas essayé de te faire soigner? Il est trop tard? », « Enfin! On ne peut pas revendiquer une aliénation! », « Les femmes, je ne dis pas; mais des types, tout de même! » (voir Newton, vers la fin). Et puis vous connaissez aussi le vocabulaire des expressions injurieuses, féminines et homosexuelles : pédés, salopes, mais pensez aussi au double sens (ou bien serait-il unique?) de « baiser » (voir aussi Newton).

Tout cela commence à changer, et nous nous y emploierons! Ici, mon intention était de montrer comment, dans mon cas particulier, mon activité politique a été freinée par ceux-là mêmes qui la désirent, qui en ont besoin. J'ai voulu indiquer cela, pas du tout pour les « culpa-

biliser », sauf sur la question du silence que je trouve inadmissible entre militants. Non, l'idée était d'appeler les « gens » à prendre conscience de CE qui les empêche EUX de se joindre au mouvement, du genre de « purification-réduction » qu'ils sentent exigée d'eux et qu'ils refusent. L'article de Newton ouvre cette voie, il faut l'emprunter, et l'ELARGIR. [...]

Le seul élément (de l'article de Newton) mis en avant est l'unité des opprimés. C'est peu, trop général, mais ce n'est pas un reproche à Newton : il ne manquerait plus que cela que nous attendions notre identité d'un Ministre des Identités, pourquoi pas de l'Intérieur (Nous : femmes, homosexuels et toutes autres catégories qui ne l'ouvrent pas... mais vont bientôt le faire!). Notre identité n'est pas quelque part, à nous être remise, elle est à créer, ce qui, au fait, veut dire qu'elle n'est pas une identité, mais un devenir : il n'y a pas un (e) homme, femme, homosexuel, travailleur, artiste, militant, etc..., qui ait vécu à Athènes, Rome, les villages européens, les métropoles capitalistes. Mais il y a nous, produits par les précédents, qui en sommes à devenir autre chose : à NOUS de choisir quoi! [...]

Qu'en pensez-vous tous?  
Et les lecteurs homosexuels, on se regroupe, par TOUT?

S.D.

P.I.M.

Presse Information du Mouvement Bulletin d'information révolutionnaire international.

Agence de presse révolutionnaire pour tous les journaux militants. Ecrire : Librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris, V°.

# 3M

# Siné

# CITROEN UN METIER D'AVENIR

Dans le courant de 1969 paraît dans Le Figaro et Le Monde une annonce extrêmement alléchante pour un jeune architecte.

LE BUREAU CENTRAL D'ENGINEERING D'UN IMPORTANT GROUPE FRANÇAIS

recherche UN JEUNE

ARCHITECTE

Il participera à l'étude des structures, de l'esthétique et de l'environnement d'ensembles industriels et commerciaux en France et à l'étranger.

Ecr. avec C.V. détaillé à M. ROUDON, 130, Faubourg-Poissonnière, PARIS-10<sup>e</sup>, qui transmet.

Du travail intéressant en perspective.

C'est au quai André Citroën chez Citroën que je suis convoqué.

Je traverse le hall, rajuste ma cravate et l'on me fait attendre dans le vestibule alternant au hall.

Autour de moi des bureaux; les cloisons sont toutes vitrées, ainsi tout le monde se voit, se regarde et s'espionne.

Tout ce monde me voit arriver. La secrétaire me fait attendre; elle attendra pour prévenir son « chef » qui attendra pour me faire introduire — simple convenance.

Et pendant tout ce temps, sourires et coups d'œil complices s'échangent entre la secrétaire et son supérieur hiérarchique.

Le responsable du personnel me pose une foule de questions, mais pas trop insidieuses. Pour le moment le tableau de votre future situation vous est brossé avec une palette toute rose.

On vous déploie des prospectus des nouvelles réalisations Citroën en province :

« et elles sont déjà très bien, n'est-ce pas ? mais quand on fera appel à vous elles seront encore mieux ».

Après le premier entretien on vous conduit à l'étage auprès d'un responsable du bureau de conception générale. Ici pas d'attente; les rapports sont directs. On vous reçoit en bras de chemise, cravate desserrée. Mais le curriculum vitae auquel on vous demande de répondre est bien plus important. Les questions s'accroissent, aucun détail n'est perdu, tout est noté, jusqu'à la nationalité des parents; peut-être vous, vous être français et c'est très bien, mais vous n'avez pas Rendez-vous compte si vous n'avez pas uniquement du sang français dans les veines vous seriez peut-être tenté d'avoir des contacts avec les métiers qui travaillent en bas sur les chaînes. — Et votre travail ? — Et vous avez servi la patrie ? — Et dans quel arme ? — Et votre famille ? — Et un certain mois de mai ? Il n'est pas question de faire des impaires dans vos réponses.

A quoi bon mesurer votre coefficient intellectuel par quelques tests psychologiques alors que c'est votre couleur politique que l'on cherche à détecter.



## C'EST AFFAIRE D'HABITUDE.

On vous a reconnu, vous êtes de droite et bien réactionnaire; c'est bon, très bon. Des questions on passe au dialogue. Là le véritable contract moral s'établit avec l'entreprise. L'entretien devient franchement cordial, alors on vous débale la réalité.

« L'architecture on n'en a rien à foutre; d'ailleurs regardez par la fenêtre ce hangar qui se trouve là devant vous; des ouvriers travaillent dedans et ils ne s'en sont jamais plaint. C'est gris, c'est sale, c'est triste, mais même moi avec l'habitude je ne le remarque plus. En été on passe un coup de peinture bleue. — L'esthétique ? — C'est également une affaire d'habitude; en y regardant de plus près on pourrait trouver que les proportions de ce hangar ne sont pas si laides. Ah ! Que voulez-vous on ne peut plus faire du temple grec, nous sommes dans une autre civilisation ».

« Ah il faut vivre avec son siècle ! Quand je vais au théâtre par exemple, je ne vais pas voir du Molière, mais du Roussin. Bref nous cherchons de jeunes architectes dynamiques à qui nous pouvons faire confiance et à qui nous apprenons leur métier. Nous

devons implanter de nouvelles usines en province; nous les implantons dans le but d'y recruter une nouvelle main-d'œuvre que nous payons moins cher; et phénomène très curieux en même temps, nous créons de nouveaux marchés. Les gens deviennent citroënistes; car le Français ou il est citroëniste ou il ne l'est pas, (il serait alors pour Renault) et le tout c'est de le faire devenir ».

## CITROENISTES ?

Quelle image idéale d'une France idéale sans conflits sociaux et qui serait divisée en deux clans: un pour Citroën, l'autre pour Renault ! Chaque clan produit, consomme et participe en circuit fermé !

« Vous, vous serez donc amené à dessiner ces nouveaux ensembles, mais tout est basé sur la rentabilité; n'oubliez pas que vous serez amené à créer de nouvelles structures, pas d'innovation, vous ferez du hangar, comme celui-ci, du hangar traditionnel sur la trame de 6 mètres 35; c'est la trame idéale pour y implanter les machines. Les types qui bossent n'ont rien besoin d'autre — confidentiellement — et puis on s'en moque ».

## LA CHUTE DE "BERLIN"

Berlin (Lee, c'est son prénom) est le P.D.G. de la Minnesota 3M France. 3M, cela signifie 3 misères : les bureaux, au 135 du boulevard Sérurier, Paris, 19<sup>e</sup>; l'usine, à 95-Beauchamp et l'entrepôt, à 92-Gennevilliers, 3.000 salariés environ.

La 3M, c'est aussi et surtout l'impérialisme ricain dans tout ce qu'il a de plus puant : en Mai il n'y a pas eu une seule minute de grève à la 3M. Le patron, maître après Dieu à bord et la C.F.T. (seul syndicat toléré) ont tout fait pour qu'il ne se passe, ne se dise rien, en matraquant qui murmurait.

## LE MONDE DU SILENCE

Dans ce monde du silence, un groupe de travailleurs n'a pu tolérer plus longtemps l'effort permanent fait aux exploités.

Le sabotage de la production a été organisé par une voie tout à fait originale dans le cadre de la 3M fasciste : des tracts bidons (du genre : « questionnaire » de la direction à retourner dûment rempli), des graffitis, des affiches, des bandes dessinées (distribuées dans les boîtes aux lettres, ou collées et peintes de nuit) ont déclenché, par leur soudaineté et leur agressivité la réaction imbécile du patron. Imbécile pour lui. C'est ainsi que l'on vit en quelques jours, sinon heures, après l'offensive des camarades de la 3M, réunis dans un Comité d'action Minnesota, le pouvoir et ses laquais prendre peur : les murs des usines et locaux de la boîte se hérissent de barbelés, se couvrent de miradors et projecteurs (y compris système de détection nocturne infra-rouge), des groupes électrogènes de secours pullulent soudain, les pompiers et leurs chefs, les galonnés, paradent en manœuvres antigauchistes pour intimider les ouvriers; la nuit, des cadres et autres larbins du patron montent la garde, armés ! derrière chaque fenêtre, à la porte de chaque atelier.

ON SE PARLE A LA 3M MALGRE LES BAILLONS

Les actions menées par le C.A. n'auraient pas eu cette répercussion chez les ouvriers de la 3M si il n'y avait pas eu ce déploiement de forces panique de la direction. Devant ces grandes manœuvres, les travailleurs se posent des questions, s'interrogent, vont lire les affiches et ramassent les tracts. La production s'en ressent, les cadences (sujet souvent repris par les tracts) sont de plus en plus fermées en question, de plus en plus ouvertement.

La direction s'affole de sa propre bêtise. Elle s'aperçoit qu'elle a gaffé; dans un micmac à dormir debout, elle essaye de noyer les poissons gauchistes : incendiaires... mesures de protection... elle tourne en la C.F.D.T. une allée.

Celle-ci publie une affiche, plus un tract (n° 10, mai 1970) qui dit : « Nous tenons à informer nos lecteurs que nous nous désolidarisons des groupes dont les pratiques consistent à recouvrir les murs de l'établissement avec des slogans peints en rouge. Nous avons toujours utilisé des méthodes plus orthodoxes pour informer les salariés de l'entreprise et la provocation nous semble aller à l'encontre du but recherché. »

## DEBOUT LES DAMNES DE LA 3M

La production est donc sabotée, chose unique dans les annales de la Minnesota, vierges de tout fait « politique ». La direction réprime : quelques licenciements, des contrôles policiers. Mais les ouvrières et ouvriers posent de plus en plus de questions. Changement de tactique. On se fait tout doux avec les prolos, on les écoute, on oublie de menacer, de parler du « mérit-review » (carnet de notes U.S., ultra-policier, très prisé par Berlin). Les cadres chargés des cadences sont l'objet d'engueulades de la part du big-boss.

Ça bouge, pour la première fois, à la 3M. Nach Berlin !

## F.L.I.P.

RECTIFICATIF : « F.L.I.P. », (Force de Libération et d'Intervention Pop.) « Les camarades de la rédaction de Tout (numéro 2) ont pris l'initiative de faire suivre l'extrait de l'appel du F.L.I.P. d'une liste des « groupes » participant déjà. Nous n'avons pu avoir d'information sur l'origine de l'initiative. Nous la déplorons pour deux raisons : — Elle va à l'encontre de ce qu'est le F.L.I.P. Si nous avions décidé de signer « le F.L.I.P. », c'est après discussion et non par hasard : Le F.L.I.P. n'est pas un amalgame de groupes, ni une agence, ni une avant-garde. — Le groupe de David Allen, qui est cité comme « participant au F.L.I.P. », n'a eu à ce jour aucun contact avec nous. Nous nous excusons donc auprès des camarades du Gong que nous souhaitons d'ailleurs rencontrer prochainement. »

Aidons-les : proposons-leur des lieux où intervenir, des salles gratuites, etc... Tél. : 633.29.62.

« Nous sommes un certain nombre, dans la pop, à vouloir tirer des leçons de l'été « pop » 70. Interdits ou tolérés, sabordés, « maudits » de toute façon, les festivals ont montré la force du mouvement pop parmi les jeunes. Le fiasco qu'on connaît les festivals spectaculaires et marchands façon bourgeoisie, ne signe pas l'échec de la pop en France. Ce qu'il montre, c'est que les jeunes ne veulent plus : pour eux, la pop, c'est autre chose qu'un marché, c'est une nouvelle façon de vivre qui passe nécessairement par la contestation radicale de la société bourgeoise, de ses lois, de l'allégué qu'elle secrète et qui, hydre à mille têtes, nous étouffe tous. Le pop, c'est la liberté. »

Nous avons donc décidé de prendre l'initiative; désormais, la pop ne sera pas qu'une marchandise de plus ou moins belle qualité, elle sera le véhicule de notre révolte contre le vieux monde, une arme subversive pour changer la vie et transformer le monde ici et maintenant, c'est-à-dire partout où des luttes sont menées : dans les boîtes, les foyers de travailleurs, les quartiers, les banlieues, les lycées, les facs etc... Désormais, nous choisirons les moments et les terrains où intervenir, nous créons nous-mêmes des situations. Nous serons, nous sommes déjà le F.L.I.P. : Force de Libération et d'Intervention Pop.

## B.H.V.

« Qu'est-ce que tu veux, ils ont tout, les patrons. Alors ils peuvent nous tenir tête longtemps. Pour que ça change, il n'y a qu'un moyen, c'est la mitraillette ! »

C'est J... qui dit ça, une des « dures de Garges », une des vendeuses du B.H.V. Ils viennent de reprendre le boulot après 18 jours de grève, ils n'ont rien obtenu.

« Cette salope du syndicat, je l'aurais butée. Mais c'était tomber dans le piège. La Fédération nous avait isolés et cherchait tous les prétextes pour nous dénoncer. Ces mecs là, c'est des vendus. Si on veut avancer, il faut les faire sauter. »

C'est M... qui dit ça et M..., lui, est délégué C.G.T.

Vraiment, à Garges, il s'est passé des choses pas ordinaires.

## « LE DIMANCHE, JE RESTE AU LIT »

Tout a commencé il y a un an. Les patrons du B.H.V. de Paris ont ouvert

un magasin dans la banlieue Nord où les cités-dortoirs sortent de terre comme des champignons. Marché assuré, 25 millions de recettes par samedi. Ils embauchent des ménagères et des jeunes du coin mais en les payant moins qu'à Paris. Ils nous prenaient vraiment pour des ploucs et pensaient faire à n'importe quoi avec nous parce que nous étions isolés. 85.000 AF en moyenne au lieu de 100.000. Avec l'abattement d'âge ça peut descendre jusqu'à 65.000.

Les jeunes, c'est intéressant, ça ne coûte pas cher, c'est souple, ça ne pique pas de crises nerveuses. Il y a aussi des différences de 20.000 AF dans la même catégorie, à la tête du client. On remplit deux ou trois emplois à la fois, entre la réserve, le rayon et la caisse. Les haut-parleurs hurlent aux oreilles sans arrêt. Des horaires impossibles avec « nocturnes » un jour sur deux. Et aucun moyen de transport public.

« Plus de vie de famille. Je quitte la caisse à 22 h 45. Mon mari m'attend dans la voiture en dormant. Le dimanche, je reste au lit pour récupérer. Ici, c'est comme au Moyen Age, on est des serfs à la disposition du seigneur. En un an 30 % du personnel a démissionné. »

Quelques pairs dynamiques, des anciens ouvriers, créent une section C.G.T. Pendant six mois ils discutent pour obtenir les mêmes avantages qu'à Paris. Rien à faire. En octobre, il doit y avoir une augmentation générale dans les grands magasins. Le B.H.V. propose 4 % à Paris, mais 2 % seulement à Garges. C'est la goutte qui fait déborder le vase. Les débrayages commencent. Il y a un syndicat C.F.T. minoritaire dans la boîte qui propose de s'en tenir à

cette forme d'action. Mais la base gueule. Alors les délégués C.G.T. livrés à eux-mêmes, parce que Paris est loin, pas déformés pour un sou par de vieilles pratiques de tapis vert, font un choix décisif : Le personnel décidera, le syndicat suivra.

Le 28 septembre, en Assemblée générale, les travailleurs décident de décaler la semaine revendicative des grands magasins et de commencer une grève illimitée sur les thèmes de la semaine nationale : pas de salaire inférieur à 100.000 AF, 10 % d'augmentation immédiate. Pendant dix-huit jours, Garges sera l'avant-garde des grands magasins de France.

Le B.H.V. Rivoli débraye à son exemple. Garges y envoie deux délégués pour diriger le mouvement. Mais, les bons syndicats de Rivoli font obstruction. Alors les gars de Garges, foutent la pagaille, s'adressent directement aux travailleurs de Rivoli réunis en Assemblée générale et les invitent à balayer leurs délégués, journaux. C'est le triomphe. Puis le lendemain, la Fédération C.G.T. reprend les choses en main. Les délégués du B.H.V. Flandres viennent consulter Garges. Là, la grève durera trois jours.

À Garges l'ambiance est à la fête. Les 130 vendeurs font le piquet de grève à tour de rôle pour expliquer leur lutte à la population. Les femmes surtout sont formidables. Il y en a qui restent de 10 heures du matin à 10 heures du soir, discutant dans le froid, le tricot à la main.

« On ne se connaissait pas, on était chacune derrière notre rayon, assommée par le bruit et la fatigue. Maintenant, ça ne sera jamais plus comme avant. On forme une grande famille. Et la lutte ça aiguise l'appétit, le patron aura du mal avec nous. »

Les municipalités P.C. de la région ont fait un geste en offrant la cantine gratuite aux grévistes et à leurs enfants. « C'est sympa, dit M. le délégué C.G.T., mais ils ne pouvaient pas faire moins, surtout qu'il y a les municipales dans peu de temps. L'appui principal, c'est quand même les gauchistes qui nous l'ont apporté. Les « cocos » nous ont aidés à bouffer, les « gauchos » nous ont aidés à faire connaître notre lutte. C'est pas la même chose. »

## A NOEL

Ces délégués C.G.T., décidément, c'est pas des enfants de cœur. Ils ont cassé la gueule à un chef de rayon qui les emmerdait, sous les yeux du directeur. Ils ont menacé un commerçant voisin de casser ses vitrines s'il gênait le piquet de grève. Et quand le grand patron de Paris est venu au magasin, ils ont été à deux doigts de le sequestrer avant qu'il ne prenne la tangente par l'issue de secours. « Geinsmar et Gohn-Bendit aujourd'hui, c'est nous ! » qu'ils disent.

Le 13 octobre, à la manifestation centrale des grands magasins de Paris, la délégation des « durs de Garges » est en tête. On ne parle que d'eux. « Si le syndicat nous appelle à les soutenir, on arrête le travail à 75 % », disent les vendeurs de Rivoli.

Seulement voilà, dans les hautes sphères de la C.G.T., on voit les choses sous un angle tout à fait différent. Garges n'en fait qu'à sa tête, Garges refuse le plan revendicatif prévu. Séguy en personne reçoit les délégués de Garges. « Vous êtes au bord de l'adventurisme, vous êtes manipulés par les gauchistes ». Les autres tiennent tête. Alors, démagogue, il

ajoute : « De toutes façons, la direction n'a pas le droit de refuser le dialogue. S'il le faut, j'enverrai mes commandos pour discuter. »

Et le lendemain, 16 octobre, les commandos arrivent en la personne d'une vieille douairière en tailleur bleu, indéfinissable et collier doré, de la Fédération C.G.T. des Grands Magasins. En une heure elle crée le doute, la division et le désarroi. « Il faut être réaliste, camarades. Plus personne ne vous soutient, vous êtes absolument seuls, vous allez à l'échec. Il faut

reprénder la lutte sous d'autres formes. Dans l'immédiat la C.G.T. vous appelle à vous prononcer pour la reprise du travail, afin que vous ne perdiez pas tout. »

Au début de la grève à Garges, on attendait la semaine revendicative, puis il y a eu la lutte avec tous les autres grands magasins. Maintenant, ils se retrouvent à nouveau seuls et la douairière C.G.T. ne fait que concrétiser l'impasse où se trouve le mouvement.

Une majorité s'est dégagée pour la reprise, « parce qu'il n'y a rien d'autre à faire ». Grand cœur, le patron paie cette dernière journée de grève, reprend le travail.

Dignes et froids, les vendeurs sont à nouveau derrière leurs comptoirs. Ils regardent, impassibles, les démonstrateurs faire leur numéro de cirque. Depuis, leur passivité est un sabotage permanent. Mais à la cantine, les discussions reprennent, aussi chaudes que pendant le piquet de grève. « On remettra ça, mais à un meilleur moment. Ça débute un samedi de Noël par exemple, un jour où le magasin sera plein à craquer. Alors cette fois là, je vous le jure, ça fera mal ! »

# Geismar c'est Geismar

Résumons au nom de **France-Soir**, les radios, la télé : Geismar aurait pu être selon eux :

— Un brillant universitaire, un grand chercheur.

— Un brillant syndicaliste, un réformateur de l'université (au S.N.E. sup.).

— Un terne père de famille.

— Un brillant écrivain polémiste et psychanalitique.

— Une brillante vedette de télévision.

Ce qu'il n'est pas — toujours selon eux — un orateur comme Cohn Bendit.

— Pas un politicien comme Sauvageot.

— Pas un ex-futur Président de la République, comme Krivine.

A force de lire sa biographie dans tous les journaux, il doit surtout se demander ce qu'il est. Nous aussi, d'ailleurs. Un camarade, c'est sûr.

Mais pas le « fils du peuple » (ou alors le peuple l'a accouché sans le savoir).

Pas « celui qui nous a montré le chemin de l'honneur ». (L'honneur, vous savez, pour

moi, c'est un machin d'anciens combattants.)

Geismar n'est pas Arafat (jouer sur les assonances risque de faire croire qu'on fait de la publicité sur un nom connu, celui d'Arafat, pour s'attirer la sympathie née de la résistance palestinienne).

Un révolutionnaire, c'est certain, un symbole des gauchistes, sans doute.

Mais pas la peine de se raconter des histoires : le procès de Geismar n'a pas été le procès du peuple, car Geismar n'est pas le peuple. Le peuple, il ne se connaît pas

encore lui-même, alors, il ne connaît pas ceux qui sont censés le symboliser.

Geismar, on le connaît, chez les gauchistes. Je sais ce qu'il a fait : c'est ni un surhomme, ni un tigre. Un militant bouleversé par Mai, choisissant la révolution contre l'avenir morne à la face des sciences.

N'ayons pas trop hâte de fabriquer des Thorez rouges avec des copains qui attrapent 18 mois de Taule. Libérons Geismar, y compris des rôles dans lesquels on l'enferme.

## LA TAULE : Banditisme légal, délinquance sauvage

Nul n'est besoin de revenir sur les problèmes des causes de la délinquance. Les « analystes de tous bords » se sont assez creusés la tête pour comprendre les racines profondes de ces révoltes sauvages et incontrôlées. Il y a une délinquance sauvage de plus en plus affirmée qui brise les vieux carcans du banditisme « légal ». Elle est le fait de jeunes qui se ressemblent comme des frères quelles que soient leurs origines : ce sont des « braqueurs » (vol à main armée) ou des « casseurs » (cambrioleurs).

La taule, ça a toujours été un endroit dégueulasse où l'on mettait les larrons, les gueux, et toute sorte de choses !

En fin de compte, c'était un épouvantail pour classe exploitée comme l'enfer et le purgatoire. Les affreux qui, rejetant tout, (même l'enfer et le purgatoire) s'adonnaient à des activités vicieuses, se faisaient entôler ; et pas question d'opinion publique pour les faire sortir ou tout au moins améliorer leurs conditions.

Il y a une vingtaine d'années, la délinquance, c'était encore un peu ça.

comme depuis un siècle des gauchistes de différentes époques étaient passés par ces endroits insalubres qu'on appelle Fresnes, la Santé et la petite Roquette, qu'ils avaient trouvé ça pas très propre, et qu'ils l'avaient dit à leurs petits copains de l'extérieur, et que ça s'était su, on avait fait quelques améliorations (relatives). Les brebis galeuses ne gênant pas trop la bourgeoisie, la servant même parfois, ces améliorations, (relatives furent données) c'était des possibilités grandissantes de trafic, du pinard même, jusqu'à ce que cet alcool-test de De Gaulle prenne le pouvoir. Alors on a vraiment assisté à l'épanouissement d'une pègre bien régie, bien infiltrée chez les flics et les politiciens et bien habituée à se ramasser de temps en temps quelques piges, mais raliés à l'O.A.S. vers 1961. Comme les flics étaient tangents, les gardiens sympathisants, c'était une petite cuisine bien pépère, on retrouve les traditions de trafic et de compromission à la Santé et à Fresnes. Evidemment l'hygiène n'était pas splendide, mais comme avec du fric on pouvait faire rentrer de l'alcool et des bouquins pornos et avoir des petites cassations au bout d'un certain temps, que fallait-il de plus, sinon savoir planquer l'oselle en Suisse ou l'investir dans des œuvres de charité ? Guérini se souvient et rumine...

Or voilà que des bandes de petits cons commencent à ruer dans les brancards. Ça a commencé par les blousons noirs, ça s'est amplifié en mai 68. Là, la justice perd la boule et ferme les yeux lorsque les jeunes se font tabasser dans les commissariats et passer dans les bacs à lessive, les pieds en haut et la tête dedans, (que voulez-vous, ils sont en bandes incontrôlées, pas connus ; comme en plus, ils ont peu d'expérience, mieux vaut les tabasser : c'est la seule façon de les faire donner leurs copains et le coup qu'ils ont fait, même si des fois, ils se trompent de copain et de coup).

Alors, complète déconfiture : devant ce mouvement de masse d'entolés, soit on leur fait des petites vacheries salaces en permanence, pour qu'ils comprennent ce que c'est, soit on essaye de les rééduquer dans la mesure des moyens.

Seulement, la solution extrême

c'est pas que les juges d'instruction première, est embêtante ; tion bien-pensants (parce qu'ils espèrent gravir tous les échelons) et bien formés dans de bonnes petites faces de droit et la suite soient tellement contre, ni le ministère et les autres, seulement il y a l'opinion publique, les démocrates réformistes et les journalistes réformateurs ; si bien qu'on préfère osciller, ne sachant vraiment pas par quel bout prendre le problème que posent ces jeunes à la con.

### Jeunesse entaulée

#### BOULOT

Tout d'abord, ils ont eu l'idée de bien séparer les jeunes et les vieux : mineurs, 18-21 ans et majeurs. Ils ont introduit le système de la préformation professionnelle et les classes ? Avant les types bossaient en prison pour 20 ou 30 centimes par heure, ils faisaient des panties, des porte-serviettes ou des couvertures de Salut les Copains ; ce type de boulot jugé pas assez rééducatif n'a pas été supprimé, mais les jeunes qui y bossent ne font plus que la moitié des effectifs totaux. Ne parlons pas des brebis définitivement galeuses qui sont placés en isolement et qui ont le droit de faire des pots à poivre ou des lacets de chaussures et ne sortent qu'une heure par jour.

Généralement, les autres ont l'immense faveur d'être rééduqués. Alors quoi ? Alors ils apprennent un métier dans les prisons « modèles » comme Fleury-Merogis. Dans les autres, mon cul, la préfo revient au même que le boulot en atelier, aussi bien payé et aussi réjouissant. Quand les privilégiés de la préfo apprennent vraiment quelque chose, c'est de la serrurerie, de la mécanique auto ou de la mécanique générale, etc... C'est aussi réjouissant que d'être travailleur immigré chez Simca, avec un surveillant derrière le dos et des profs, liés par le système c'est-à-dire répressif, « l'enfer d'apprendre est splendide, et quand bien même on apprend, le système n'a pas l'intention d'être planifié : on reste 2 mois dans une tôle et on est transféré dans une autre, n'importe comment plus de préfo au-dessus de 21 ans. C'est peu, mais c'est déjà ça, disent les bonnes âmes... Rigolades ! A la sortie, casier judiciaire au cul et métier tronqué. (Quand on a fait un métier en tôle et qu'il a des débouchés...), sans fric à cause des frais de justice, que fait le délinquant, devinez ! Vous ne sentez pas qu'« en poussant un peu, on revient aux causes originelles de la délinquance, vous ne sentez pas le cercle vicieux qui se referme ? »

#### ETUDE

Mais ils étudient aussi, bien sûr ! Ceux qui ont eu l'insigne chance d'avoir pu apprendre quelque chose dans leur enfance peuvent étudier : ils vont dans les classes pour passer le C.E.P. ou le B.E.P.C. et pour les allécher encore un peu plus, on leur propose 3 mois de remise de peine s'ils réussissent à avoir leur examen. On étudie que pour un but, n'est-ce pas, on étudie pas pour avoir de connaissances ou pour avoir un esprit critique. Ce n'est pas une rééducation qu'on veut faire, c'est un semblant de réinsertion. Alors les types, bien sûr, marchent : pour eux la classe, c'est sortir un peu de sa cellule, voir des copains, chahuter...

et travailler tout juste assez pour avoir l'examen final pour avoir les 3 mois de remise de peine. C'est tout. 9 % d'entre eux ne peuvent pas continuer à leur sortie de tôle ; on leur donne un moyen, pas un but, parce qu'on ne peut pas leur donner un but dans le système actuel ; alors ils utilisent le moyen. Les jeunes délinquants révoltés tournent la réinsertion en dérision dans leurs discussions, dans leurs blagues : le cercle vicieux continue de se refermer.

(SUITE AU N° 4 DE « TOUT »)

### BANDE DE MENTEURS !

Le ministère de la Justice avait accordé un certain nombre d'avantages aux camarades emprisonnés, à la suite de la grève de la faim à la Santé et Fresnes.

Ils avaient promis qu'ils ne reviendraient pas dessus. Ils commencent, notamment en rognant le droit concédé de se réunir en taule.

Les camarades envisageraient de reprendre leur grève. Le mieux serait qu'on le leur évite : un soutien de l'extérieur maintiendrait les conquêtes. Pour actions de soutien, contacter le Secours Rouge.



### 20 octobre :

### nous sommes tous des hors-la-loi

C'est ce criait 1 500 personnes qui pendant 1 h 15 ont manifesté dans un Paris quadrillé par la maison Royco et Cie. C'est très chouette : vous avez déjà vu Paris quand les flics s'y installent, et bien c'est pas facile de s'y promener quand on est jeune, qu'on ne porte pas de cravate et qu'on a les cheveux longs.

Seulement, on n'a pas été au rendez-vous que nous avaient donné les flics. Nous (le Comité Liberté) avions appelé le 20, à 18 h 30, place Denfert-Rochereau. Bien sûr, on n'allait pas se pointer à Denfert-Rochereau ; alors, on a étudié les alentours, on a choisi la place d'Alésia et, une heure avant la manif, on a envoyé des groupes pour ramener les gens de Denfert vers Alésia. 19 h : départ de la manif. 60 à 700 au début, puis 1 500, 2 000, puis on en a paumés. En prenant les sens interdits, en courant à toute pompe, on a laissé les flics pendant 1 h 15 dans les XIV et XV. Une heure et quart de « liberté pour le peuple », « Nous sommes tous des droits communs », « Libérez Geismar », « La France entière est une prison », « Les vrais assassins sont les patrons ». Tout

ça avant d'arriver aux usines Citroën où les slogans deviennent des « C.F.T. fasciste », « Bercot tu paieras ». Puis on a pénétré dans la cour de l'usine, on aurait très bien pu rentrer dans les ateliers ; mais, après discussion, on y a renoncé : ça aurait été se substituer aux ouvriers de la boîte. On s'est engouffré dans le métro (Javel, Charles-Michels) sans payer. Les flics, arrivés dix minutes après, ont arrêté les rames pour piquer les copains. Les jours suivants, on est repassé distribuer des tracts sur le parcours de la manif, on a discuté avec les gens. On leur a expliqué que les juges de Geismar étaient les mêmes que ceux qui avaient foutu 55 000 jeunes en taule ou qui emprisonnaient des ménagères pour six mois parce qu'elles piquaient un calendos au supermarché.

D'accord, c'étaient pas les masses, mais c'était la première manif sur appel public (on n'a pas besoin d'être groupusculé pour y participer) depuis longtemps.

Domage pour tous les gars qui n'ont pu rien faire au Quartier latin et sont rentrés chez eux frustrés, dégoûtés et toujours indignés.



## Les femmes aussi...

Nous avons manifesté lundi devant la prison de la Roquette contre la répression générale qui s'exerce contre tous les militants politiques.

Devant la Roquette, nous nous sommes enchaînées pour déclarer que nous sommes solidaires de toutes ces femmes, prostituées, voleuses, avortées, filles-mères, révolutionnaires.

VOLER UN CAMEMBERT = SIX MOIS DE PRISON.

GABRIELLE RUSSIER, ANGELA DAVIS, GEISMAR = JUSTICE POURRIE.

NOUS SOMMES TOUTES DES PRISONNIERES, NOUS BRISE-RONS NOS CHAINES !

Nous savons quelles sont les conditions de vie dans les prisons de femmes. Une répression sournoise vise à les isoler les unes des autres, à les diviser, les humilier. Le règlement leur interdit de se parler, de se donner quoi que ce soit.

Mais c'est un peu comme ça aussi dans la vie, dans les usines, les bureaux, les cités. Les femmes sont isolées, divisées, humiliées.

Isolées, elles se taisent, elles acceptent et passent leur colère sur leurs voisines, sur leurs enfants.

Ensemble, elles osent prendre la parole, prendre conscience de leur force, lutter contre l'oppression.

C'est aux femmes elles-mêmes à refuser la vie que leur fait mener la société actuelle. C'est aux femmes de prendre l'initiative, même si les hommes aussi sont concernés, de manifester contre les prisons, où l'injustice a enfermé tant de leurs sœurs.

NOTRE LIBERATION NE VIENDRA QUE DES FEMMES ELLES-MEMES.

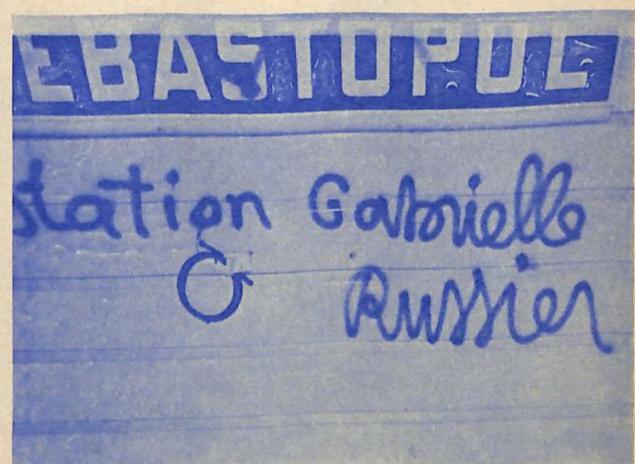
LIBERTE POUR LE PEUPLE !

Comités Liberté  
Mouvement de Libération  
des Femmes

### Sans commentaire

Final du réquisitoire de l'avocat général Dubost au procès de Claude Buffet :

« Je requiers contre Claude Buffet une peine plus dure, une longue agonie dans l'enceinte d'une prison centrale. Les parties civiles qui réclament la peine de mort ne savent pas ce que c'est que d'expier, jusqu'à la fin de sa vie, dans l'enfer de la réclusion perpétuelle. J'adjure Buffet de comprendre, de subir sans révolte une expiation plus sévère que ce droit de mourir qu'il revendique, bien que la révolte, de la part d'un réclusionnaire à vie soit compréhensible ».



on

# 2 MANIERES DE CREVER

Ce journal s'adresse encore en dépit de nos efforts aux Parisiens et aux gens des grandes villes.

Des camarades sont allés interroger la vie en province à Argentré et en Bauce. Nous savons bien qu'en de nombreux endroits la révolte existe aussi bien que dans les grandes villes. A Laval, tout près d'Argentré il y a quelques jours des travailleurs, semblables à ceux qui ont plébiscité Pasquet, ont séquestré leur patron. Quand une brèche apparaît, toute l'oppression étouffante de la vie provinciale est ébranlée. Celui qui vouait les gauchistes de la Sibérie se retrouve brutalement dans la lutte. Connaissions la coexistence des plus belles révoltes et des pires soumissions.

Mais la résignation face à la mort monstrueuse du jeune Bauceron au Tchad, ou face au suicide d'Argentré doit être connue de tous. Le monde capitaliste nous donne à choisir entre l'affollement dingue des grandes villes, fuite dans le bruit et le néon, sèves obligatoires, ou la mort lente dans les petites villes où tout dort à 7 heures du soir.

Isolement de part et d'autre, il nous faut rendre la monstruosité du fascisme ordinaire accepté d'un coin perdu de France plus monstrueux encore en le racontant.



## TCHAD : Une mère parle

A dix-huit ans, un garçon quitta son village situé au cœur de la Bauce, sa famille, la vieille maison aux volets blancs dans laquelle il avait grandi. Il venait de s'engager dans les paras. Il partait pour le Tchad. Il y a été tué il y a quelques jours.

« Mon fils, nous dit-elle, voulait à tout prix s'engager. C'était sa vocation. Au début, comme il n'avait pas encore 18 ans, nous avons refusé de donner notre accord. Son frère lui disait de travailler, mais il ne voulait pas. Il était paresseux et avait envie de voyager ».

Au bout d'un certain temps, les parents signent l'engagement de leur fils.

« Il voulait aller à Madagascar ou à Djibouti, nous explique sa mère. A l'armée, il se plaisait bien et avait obtenu son brevet de para. Mais depuis qu'il était à Fort-Lamy, nous n'avions plus aucune nouvelle ».

« Vous savez, ajouta-t-elle, nous sommes ouvriers et devons travailler, même si notre fils n'est plus là. La seule chose qui importe, c'est qu'on nous rende son corps ».

Pour cela, un adjudant-chef de Chartres s'en occupe.

## ARGENTRÉ

### Un village se tait

On peut pas l'avalier, qu'un frère se fasse brûler à Argentré du Plessis et que 86 des 88 salariés de l'usine où il travaillait se sentent contraints d'appuyer la conduite du patron par un vote à bulletin secret organisé par celui-ci. Imposer les crânes rasés à l'usine et dans la rue c'est trop. Trop-encore que la presse entretienne un silence complice par des informations restrictives ; si ce n'est la calomnie. Ceci démontre une volonté de cacher des faits qui annoncent la fin prochaine d'une autorité qui encore aujourd'hui peut conduire nos frères au suicide.

Nous revenons d'Argentré, et le respect qu'on ressent pour la mort d'Albert Lefort ne doit pas nous empêcher d'en parler ce serait témoigner pour les pores veinés qui l'ont poussé au suicide. Quand on connaît les événements, le calme qui règne au village est surprenant ; malgré le malaise chacun s'arrange pour être en dehors du coup. La responsabilité du patron est pourtant évidente. C'est lui qui a licencié les 4 camarades pour cheveux longs.

C'est lui qui a fait pression sur le père d'Albert cantonnier à Jublain. Lequel reconnaît dans le patron une autorité féodale ; Pasquet savait qu'Albert ne refuserait pas à son père, il connaissait son respect pour les « maîtres ».

C'est Pasquet, lorsqu'Albert revint à l'usine les cheveux coupés, qui voulut l'abaisser encore plus bas en le renvoyant chez le coiffeur. Ce qu'il ne put prévoir c'est qu'Albert se paye de l'essence avec le frisé de la coupe de cheveux.

C'est aussi Pasquet qui organise le scrutin dans son usine afin de parler la confrontation avec les 3 camarades d'Albert licenciés au prudhomme de Vitry.

Toujours Pasquet, qui déclare au représentant de la CFDT à Rennes « Nous n'accepterons qu'un syndicat maison chez nous ».

Encore Pasquet qui organise une réunion des patrons de la région à la suite des incidents dans le but d'interdire aux camarades l'accès à une autre entreprise.

Par ailleurs Pasquet est adjoint au maire, la marquise d'Argentré du Plessis, et le secrétaire de mairie est aussi le correspondant de Ouest-France. Le lendemain on peut y lire 7 lignes sur le suicide d'Albert Lefort en dessous d'une photo et de 33 lignes sur des porcelets brûlés à Montreuil sous Perouse. C'est clair !

#### DOCILITE

Et l'avis des habitants d'Argentré ? Ils ont tout juste le droit d'affirmer leur docilité aux patrons et à la municipalité lorsqu'on leur ordonne. Le droit divin s'est installé dans la démocratie. On se montre respectueux, reconnaissant d'être asservi 8 h. par jour sur une machine. La propriété de l'usine inclut la propriété des individus qui y travaillent et leur famille. Allons-y à fond : le patron a le droit de vie et de mort sur les travailleurs complices. C'est ce que prouve le suicide d'Albert.

En suivant l'alignement, pour les gens d'Argentré ce sont les parents des réticents qui sont responsables de la situation « alors quoi, ils n'ont même pas assez d'autorité pour les envoyer chez le coiffeur, si on sait plus tenir ses mœurs ».

#### SEUL ENTRE 4 MURS

Lorsqu'on demande au père de l'un des camarades licenciés chez qui on est reçu ce qu'il pense, il sort la Vie Catholique « Voilà ce qu'on doit en penser » ; il poursuit « la meilleure issue à tout ça serait qu'il soit obligé de les reprendre avec leurs cheveux longs, il verrait les gars se pointer à l'usine tous les jours, ça serait son cauchemar », « nous on est des petits on peut rien dire ».

Les rares manifestations d'indignation qui cherchent à rompre le silence ne sont pas des initiatives prises par les habitants d'Argentré. L'affiche sur l'église « Jésus Christ, si tu avais les cheveux longs, aurais-tu trouvé du travail à Argentré ? », a été posé par un séminariste vivant à Rennes. Ils ont avec un étudiant de la région distribué un tract dimanche suivant. A Argentré on a le trou du cul à zéro. La parole ne franchit pas les murs des maisons, en pleine campagne, autour desquelles à la nuit tombée on peut voir des rassemblements de voitures. Les flics aussi l'on remarqué, inutile de préciser qui les envoie, mais subite-

ment ils contrôlent l'identité de gens qu'ils connaissent depuis des années.

Quant au vicair « ça fait 3 ans que je suis là et je ne suis pas encore habitué à ce silence. Les jeunes, ils me disent juste bonjour... Après le drame j'ai été parler à l'ouvrier qui accompagnait le brûlé à Rennes ça n'a duré qu'un quart d'heure... » Là dessus nous, on va voir le gars en question et on reste à discuter 1 heure et demie. Pendant ce temps il suivait avec angoisse les allées et venues de voitures devant la maison ; il s'est mis à pleuvoir mais il ne nous a pas proposé d'entrer. Pendant tout le temps c'est comme s'il avait pas ouvert la bouche. S'exprimer en voilà un qui saura jamais ce que c'est. C'est la trouille qu'il a dans la bouche « Le patron il a pas été malin en les licenciant ; à sa place je leur aurai supprimé leur prime », qu'il nous dit. On lui a pas chié sur la gueule pour pas nuire aux trois camarades, on en pense pas moins.

Invités par les 3 camarades, on s'est retrouvé au bal du village le soir. Là on a vu comment ça se passait pour les jeunes lorsqu'ils s'évadent du circuit famille-boulot. Ils se bourrent la gueule à mort, c'est une scène bizarre, trop de bruit pour parler. Il y a les mecs qui sont avec une fille, alors pas question de délirer avec les copains, les filles elles aiment pas ça. On voit des mecs qui tournent seuls comme fixés sur une orbite autour de la piste, des filles dansent ensemble. La salle c'est le restaurant où les ouvriers de Pasquet viennent déjeuner, il faut faire attention à ce qu'on dit. L'ambiance est violente, mais cette violence ne désigne pas son objet. On fait n'importe quoi, on gueule après n'importe qui parce qu'on est bourré et qu'il faut que ça sorte. Tandis que demain matin on se lèvera pour retourner à l'usine avec un bleu propre. Au bar on rencontre un grand type roux les cheveux sur les épaules, le même qu'on peut rencontrer à Berkeley, à New Mexico ou sur le chemin de l'Orient. Lui il travaille chez Roinet le concurrent de Pasquet. Il est ivre mort ; il parle avec l'accent du coin, avec le bruit c'est pas audible. Il relève sa manche ; 5 brûlures de cigarettes marquent son avant-bras. Il hurle à l'oreille « Seul entre 4 murs ! ».

#### LE SUICIDE D'ALBERT :

##### UNE TABLE RASE.

L'isolement d'Albert Lefort ce n'est pas celui dont nous parle la presse, éloigné de sa famille et du clocher de son village, tu parles ! A Jublain, Vitry ou Argentré, il connaît la même solitude ; pour ceux qui jugent en catégories c'est un artiste, un intellectuel, un fou. Pour ses camarades « ce n'était pas un ouvrier comme nous », ça ressemble à une condamnation. D'où viennent ces opinions, nous appartenent-elles ? Et qui servent-elles ? Albert vivait ; ses cheveux poussaient. C'est cette exhubérance de vie, qu'ils ont tué.

Le sacrifice d'Albert emmerde la critique du pouvoir, elle peut pas le récupérer, l'intégrer ni l'expliquer, il la dépasse. Nous on reste là à aligner des mots, mais déjà ça ne suffit plus. Albert il s'est pas cramé en désespoir d'obtenir une rallonge de son patron ou d'accéder à un niveau de vie bourgeoise. Sa solitude nous la partageons, parce qu'elle n'est pas solitude à l'intérieur du système, mais sans commune mesure avec le système.

Dépasser la peur dans la mort ou en vivant, c'est toujours dépasser la peur, c'est une réaction de santé face au système de survie qui s'emploie à faire de nous des morts vivants. Dépasser la peur c'est en même temps dépasser la contrainte dans notre vie de tous les jours. Vivre ça représente la même détermination, le même courage, le même dépassement de la situation qu'Albert Lefort a mis pour mourir.

Nous on a déjà engagé toutes nos forces pour briser l'isolement des copains comme Albert. Qu'au lieu de se détruire dans l'impasse ils comprennent la portée de leur refus, la force révolutionnaire de leur détermination.

Albert Lefort n'est pas seul, nous sommes des millions déguisés en étudiant, coursier, vendeur, apprenti, bureaucrate, rasant les murs pour mieux nous fondre dans la grisaille de l'ennui programmé. Attendant le cri de libération que le pouvoir n'arrive déjà plus à contenir.

## COMMENCER A COMBLER LE FOSSÉ ENTRE...

Entre les gauchistes et les gens, en France, il y a un fossé que la sympathie attendrie : « Allez-y les petits gars », ne comble pas — pourtant, on le répète, la France sauvage ça existe —. Ça existe si bien que tout ce qui trompe, réprime et étouffe l'initiative des gens, et notamment de la classe ouvrière, cherche aussi à sa manière à la récupérer. Ils disposent pour cela de trois armes.

#### MILITAIRE

1) Le renforcement de l'appareil de répression : recrutement de nouveaux flics, centralisation du fichier, offensive Marcellin pour ressourcer idéologiquement la police, préparation de polices spéciales genre barbouzes, entraînement de l'armée à écraser les mouvements de rue.

#### POLITIQUE

2) Manœuvres combinées P.C.F.-Chaban pour diviser et enrégimenter le peuple. Tout un plan de division de la classe ouvrière — mensualisation, accord sur la formation professionnelle, préparation d'un statut social de l'immigration — est établi. Ce plan politique vise à l'intégration des couches supérieures du prolétariat et est indispensable pour consolider la paix sociale quand dans le même temps les alliances traditionnelles de la bourgeoisie avec les petits commerçants et les paysans sont brisées. Ce plan a comme axe central le renforcement des syndicats.

## ...GAUCHISTES ET FRANCE SAUVAGE

#### IDEOLOGIQUE

3) Grandes manœuvres pour trafiquer les consciences. Regardez Chaban se pencher sur les vieux et sur les filles mères, regardez-le découvrir l'ennui vécu par tous. Regardez J.-J. S.S. mener la critique de la vie quotidienne. Regardez « Elle » et le P.C.F. préparer les Etats généraux de la femme. Regardez le P.C.F. découvrir la démocratie. (Dites-moi, monsieur Marchais ?) Ça saute aux yeux : tout ce monde, à sa manière, s'effraie de la progression des idées de Mai. Tout le monde tente d'y répondre.

Renforcement de la force militaire de répression, développement de nouvelles alliances de classes et d'un plan de division du peuple, plus la sauce démocratique pour lier. Voilà ce que font les ennemis du peuple. NOTRE BORD

A l'évidence, les gauchistes ne voient pas tout ça. Là où il faut un plan de bataille à trois niveaux contre l'appareil de répression, idéologique, militaire et syndical, il n'y a eu apparemment que l'échec de la « nouvelle résistance ». (Quant à Krivine, il continue à se protéger et de la répression et du peuple.) Ces politiques préparent quelque chose qui ne nous intéresse pas, parce que perdu d'avance, l'affrontement gauchistes-pouvoir.

Cette mauvaise politique a culminé dans la dernière période. Ceux de la Cause du Peuple ont littéralement décollé. Ils ont identifié Geismar et le peuple, Geismar et Arafat (ça va pas !), développé une inflation verbale monstrueuse, appelé chaud un très très tiède et annoncé des batailles de masse qui ne se produisent pas. Enfin, leur manière de présenter la violence comme ciment ac-

tuel de l'unité du peuple a eu le résultat inverse de l'effet escompté — le fétichisme de la violence partisane a eu l'effet de frustrer les larges masses de la violence —. Si tu hurles, plus personne ne t'écoute.

Heureusement ça n'est pas si sombre, peu à peu une nouvelle attitude politique se développe : partir de la réalité en ayant les yeux fixés sur le communisme.

Elle s'est matérialisée ponctuellement sur la bataille pour la libération de Geismar, en la transformant en lutte contre l'ensemble du système pénitentiaire et judiciaire, chose qui touche des centaines de milliers de mères de famille et de jeunes, elle a concentré l'indignation aussi sur Gabrielle Russier, Raton et Munch, ou le triple crime de Cestas. « La France entière est une prison » ont crié les 1500 manifestants d'Alsacia à Citroën-Javel. Certes, c'était encore pour l'essentiel des gauchistes, mais ils portaient une politique populaire et dans la rue, ça se voyait. Le mot d'ordre de nos sœurs, « nous sommes toutes des hors-la-loi », devant la prison de la Roquette, montrait la voie de l'union avec l'ensemble des femmes.

La création partout de Comités Libertés matérialisera et organisera cette bataille, aidera le Secours Rouge à s'engager sur la voie de LA LIBERTE POUR LE PEUPLE ET NON UNIQUEMENT POUR LES GAUCHISTES.

C'est encore tout petit, mais c'est encourageant. C'est évidemment dans les usines que ce sera décisif. La campagne pour FAIRE DU PROCES DE MARC HATZFELD LE PROCES DE L'EMIGRATION en s'appuyant sur le développement de mouvements autonomes des émigrés permettra d'approfondir cette politique.

Comprenons nous bien, il ne s'agit pas de régler des comptes groupusculaires. Il s'agit de nous libérer de tout ce qui crée des barrières entre nous et les gens et de préparer l'affrontement victorieux qui opposera les masses et le pouvoir.

#### ÇA VA CONTINUER !

On l'a vu, c'est sur « changer la vie » que bourgeoisie et prolétariat vont s'affronter. On sait que le développement de tous les mouvements autonomes de révolte et de critique approfondira en largeur et en profondeur cette bataille. Mais il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas et toujours pas de lieu dans lequel on peut tous s'y mettre pour essayer d'avancer. Bref, en même temps qu'on veut reprendre la parole dans la rue, il nous faut la reprendre dans le mouvement révolutionnaire et pas pour le plaisir de parler mais pour déterminer des batailles tactiques indispensables, pour mettre en relation toutes les luttes autonomes de la classe ouvrière, pour poursuivre la lecture de Mai et de la société que le peuple veut et construira en abattant l'ancienne. LIBERTE POUR LE PEUPLE.

A partir du 15 décembre, à la Mutualité, Etats généraux du Mouvement révolutionnaire. Pour le Comité de préparation, écrire au journal.

## YIPPIE !

« Les yippies sont à Paris. Ils y étaient depuis longtemps. Nous cherchions Mai 68 partout, et tout ce que nous trouvions c'est des flics, des flics, des flics. Dans aucune ville américaine des pelotons de flics armés jusqu'aux dents ne pourraient stationner ainsi au coin des rues sans se faire descendre, comme il se doit, par les fusils colériques de Woodstock Nation (1). Mai n'était pas dans la rue, mais dans la tête de quelques jeunes gars folâtres.

La musique pop, l'usage de l'herbe de plus en plus répandue, les liens fraternels avec notre nouvelle nation, jettent en France les fondements de la nouvelle culture. C'est temps de bâtir un peu, sœurs et frères.

L'agonie de la bête a commencé. Nos sœurs et nos frères du Vietnam, de Palestine, d'Amérique Latine et des ghettos noirs d'Amérique lui avaient porté les premiers coups. Notre guerre est internationale. C'est la guerre d'une seule nation libre, ingénieuse et fraternelle, contre le monstre impérialiste. Les Yippies et les autres révolutionnaires de la métropole blanche n'ont qu'un désir : celui de lui porter le coup de grâce ! Et nous le ferons ! Défoncés, en riant !

Nous sommes venus vous demander votre aide, et vous nous la donnerez car vous appartenez à la culture de vie qui lutte contre la culture de mort. Mai 68 = Woodstock Nation.

Chaque cheveux longs est un Yippie ! Nous sommes en train de vaincre !

LE POUVOIR A TOUT LE PEUPLE !

Anita Hoffman.  
Abbie Hoffman.

(1) Abbie appelle ainsi l'ensemble des jeunes qui ont choisi « War and Love » (guerre aux bourgeois, amour entre nous) et qui se réunissent à 500.000 au festival de Woodstock.

Dans le N° 4 de « TOUT », discussion avec Abbie Hoffman, Jerry Rubin et d'autres copains américains.



Fot. de Robert Hecht aux Gars. Graph. F4 (Galerie aux Carrières) entre Julien S'Ordonnances de Paris France Woodstock Nation VENDREDI 20 OCTOBRE 1968

C'AMBRONNE MERDE

peut le faire partout

# M. CHABAN DELMAS DÉCOUVRE LA VIE QUOTIDIENNE OU COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX PAUVRES...

Une chose est sûre. Ils ne nous laisseront pas de répit. On fait du théâtre, ils vont s'y mettre.

On fait des disques ils s'y sont mis. Les peintres les plus radicaux se retrouvent dans les musées officiels et il n'est pas sûr qu'on ne récupère que ceux qui le veulent bien.

Si ténues soient-elles les formes de la créativité populaire suscitent aussitôt le pastiche intégrateur (voyez Eddy Mitchel soucieux de mettre Chaban dans le même camp que nous).

Désormais, changer la vie et créer (y compris les armes à la main) trouvera sa réponse organisée, des rectorats à l'Assemblée nationale.

Une lutte nouvelle s'engage où nous devons couper sans cesse la toile d'araignée tissée par les pouvoirs pour boucher nos ruptures.

## TOUS EN SCÈNE

● Le théâtre à l'école évoque en général de mauvais souvenirs. Exercice de fin d'année, cabotinage obligatoire et la présence flatteuse des parents venus là contempler leur progéniture.

● Ces derniers temps tout le monde se penche sur le théâtre lycéen. Ministre et Recteurs veulent favoriser son développement. Entouré de leur sollicitude on ne doute pas que ça devienne une distraction obligatoire dans le style théâtre aux armées — les girls en en moins.

● Les lycéens de Cachan eux n'ont pas attendus les directives gouvernementales. Ils sont tout simplement descendus dans la rue abandonnant en route Racine et Corneille.

Le théâtre lycéen s'est formé, parce que tout le monde dans le lycée voulait lutter, et que le théâtre c'est un fantastique moyen d'agitation — remuer un peu l'atmosphère du lycée, provoquer la discussion, foncer pour que les gens s'expriment et comprennent mieux ce qui se passe partout.

On ne cherchait pas du tout à faire du théâtre-théâtre, ceux qui étaient venus pour « faire carrière » ne sont pas restés longtemps, mais à improviser sur la réalité que tout le monde vit chaque jour, dans le lycée, dans sa famille, dans la rue, dans les bistrotts, dans le métro, au boulot.

On connaît les situations de la vie quotidienne et chacun réagissait en fonction de ce qu'il connaît, de ce qu'il ressent, de ce qu'il pense : creuser la réalité de tous les jours, saisir la lutte, des classes, oser lutter.

Au départ tout le monde a du mal à jouer, surtout il faut sortir de son sens critique, sa possibilité de déconner : prendre des distances sur la réalité, rire ensemble, se demander pourquoi on rit.

Pour stimuler la défonce : la musique pop, les bagarres, que tout le monde se sente bien, nous sommes servis du cinéma américain, de la grande frime, des westerns, les héros solitaires, les bandes, les gangs, les poursuites infernales, tout ce qui remplit les cinémas, et laisse pleins d'images dans la tête.

Pour se brancher au maximum sur la vie, développer l'observation, on improvise sur tout ce qui se passe :

- l'embauche, le trafic des travailleurs immigrés à Renault-Flins ;
- Monsieur « Samedi chez vous » visite pour Europe n° 1, avec M. le maire, une famille de travailleurs immigrés dans un bidonville ;
- M<sup>me</sup> Méné Grégoire cherche SON homme idéal ;
- elle balaye les bureaux sous

le regard des secrétaires qui se maquillent ;

- le P.D.G. au restaurant, l'ouvrier à la cantine ;
- la grève des transports ;
- il rentre du travail, elle en a assez de faire le ménage à la maison, toute seule, elle veut travailler ;
- M. Guy Lux déjeune avec M. le juge du tribunal de Paris ;
- la publicité « l'étendard de la Nouvelle Société » ;
- il vient de la campagne, ça ne marchait plus du tout, et maintenant il travaille 8 heures par jour à poser sur les affiches du métro. Toutes les heures il peut se détendre pendant 2' 33", tout le reste du temps, il reste figé et il voit des milliers de choses ; il y a des personnes qui viennent faire des graffitis ;
- la douche des C.R.S.

Dans le deuxième temps, une fois qu'on a une foule d'images de la réalité, que tous les stéréotypes ont quitté le terrain, on approfondit la signification politique de ce qu'on joue et on cherche le lien entre toutes les situations pour faire le spectacle.

Le spectacle c'est de communiquer avec ceux qui subissent à fond l'exploitation, pour qu'ils s'emparent du travail, jouent et interviennent au maximum, comme à Villeneuve-la-Garenne, à la Maison du peuple, Manuel et Oscar en une répétition, ont donné l'image la plus juste du repas des ouvriers et de leur lutte. Le théâtre c'est un bon détonateur, on continue à improviser, en cherchant l'efficacité parce qu'il faut que tout y passe, et que le spectateur soit heureux d'être là, et qu'il crève d'envie de lutter.

Être efficace, ça ne veut pas dire qu'on va faire de la technique en soi, il n'y a pas de technique artistique en soi, de forme qu'on met à toutes les sauces, il y a seulement la révolte dans les tripes que l'on veut communiquer.

## JE FAIS UN DISQUE

A l'heure où la bourgeoisie nous matraque la gueule 24 h. sur 24 h. avec José Arthur et Mireille Mathieu, quand les bides de l'été nous rabattent les oreilles avec le bonheur à deux, les yeux dans les yeux, et font tourner des milliers de jeunes dans les boîtes à répression sexuelle ; il s'agit pour nous de passer à l'offensive, de développer nos capacités créatrices.

Finie l'époque où les prolétaires ne jouaient pas de musique parce que c'est petit bourgeois... où l'on squizzait tout ce qu'on avait de créatif, de personnel... comme si « servir le peuple » c'était entrer en religion.

Fin tout ça, aujourd'hui on se libère, on n'a plus honte d'être soi-même ; bref on crée.

Tout ça pour vous dire qu'un disque va sortir dans quelques jours ; ce sont des chansons que j'ai faites sur les délégués et tout le reste.

Tout ça pour dire aussi que faire des disques, c'est pas suffisant, qu'il y a d'autres choses à faire quand on chante, qu'on compose, qu'on joue du pop.

Cette année par exemple j'étais lycéen, alors on a monté des pe-



Il y a 117 ans KARL MARX disait :  
**La révolution anglaise  
a commencé hier à Hyde-Park**

## LA VIE, C'EST CHANTER

Chers Camarades,

Je voudrais que votre journal (je le trouve facilement à Marseille) ait un succès fou ! ce qui générerait certaines personnes. J'apprécie que vous nous donniez des tuyaux pour vivre sans être toujours obligés de travailler pour un patron. Ainsi commencerait la lutte... nous pourrions nous livrer à des occupations plus intéressantes.

Enfin un journal d'action et d'entraide qui devrait intéresser ; ouvriers, étudiants, bureaucrates.

La vie n'est pas que de travailler, la vie c'est de chanter, de danser de se défouler en quelque sorte, pour ça les indiens et les noirs des anciennes tribus étaient moins cons que nous, ça m'aurait plu de vivre ainsi. Je crois que j'étais heureux lorsque j'étais enfant aucun préjugé je ne pensais qu'à jouer, il est bien loin ce temps là, je ne me suis jamais plu avec les adultes, bien que j'en fasse partie, je ne me ferai jamais à leurs conneries ! que m'importe d'être une dame ce n'est pas ça vivre !

Pas de bonheur dans cette société pourrie et dégueulasse alors il me reste comme d'autres à devenir révolutionnaire ! Amitié d'une prolo. S. B.

tits sketches politiques pendant les récréations, on a aussi monté un spectacle de chansons : le tout pour dire aux profs qu'ils nous emmerdaient, que la vie de tous les jours au lycée c'était chiant, qu'on voulait parler d'autres choses.

Depuis j'ai été chanter aux portes de Renault, — c'est chouette essayez aussi —.

Alors vous qui faites des chansons de révolte, marrantes, vous qui avez fait des orchestres pop, qui montez des groupes de théâtres, ne jouez plus seulement dans les bals, ne montez plus vos pièces dans les amicales.

Alors compositeurs de pop révolutionnaire, allez-y, ne chantez, et ne jouez plus seulement pour vous et vos amis.

Communiquez avec les autres ;

Osez lutter, osez chanter, prenez des initiatives dans vos régions, lycées, quartiers et écrivez à « TOUT » vos paroles, vos musiques.

CHANSON

LE DELEGUE

Les ouvriers

Monsieur le délégué

Vous avez une belle chemise [blanche

Monsieur le délégué

T'as intérêt à te débiter

Sans ca ton nœud de cravate

On pourrait te le resserrer

Nous sommes tous des DELEGUES

Pas besoin d'être représentés

Assez grands pour se révolter

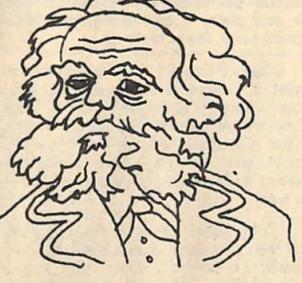
Et assez forts pour triompher

Nous sommes tous des délégués

NOUS SOMMES TOUS

DES DELEGUES.

(Phrase répétée 5 ou 6 fois).



## EDDY MITCHEL

son métro  
son boulot  
son dodo

Et dès le matin dans mon bureau  
Midi-sandwich et re-boulot

Tout en parcourant les journaux.

REFRAIN :

Dodo, métro, chacun pour soi dans  
[son ghetto

Boulot, dodo, dodo, métro, boulot,  
[dodo.

Je n'ai jamais vu ma voisine

Mon Alcatraz c'est Paris

Dans ma cellule deux pièces-  
[cuisine

Je mange, je dors, je bois, je ris

Deux ans après Mai, Eddy Mitchell découvre Métro Boulot Dodo. Avant Mai, avoué-t-il, ça ne prenait pas. Commercialement parlant sans doute.

C'est marrant : Eddy Mitchell, sincèrement, dit de lui-même qu'il fait une boulot de représentant de commerce et c'est vrai. Alors, quoi de commun avec nous tous ? Un certain langage dans sa chanson ; quoi de différent ? Un gros bon sens de récupérateur. Quoi d'intéressant ? La franchise de celui qui fait des sous avec la révolte des autres. Eddy Mitchell veut changer la vie de tous — même celle de Chaban, car Rolls - boulot - dodo c'est vrai aussi pour lui. Conséquence insoupçonnée : Chaban avec nous contre l'absurdité de la vie ? Ou comment la révolution se perd dans le marécage humaniste...

INTERVIEW D'EDDY MITCHELL :

« METRO, BOULOT, DODO ».

— Vous prenez un scotch ?

Nous sommes assis, avec Eddy Mitchell, dans un petit bistrot. Nous voulons savoir si, en utilisant dans sa dernière chanson le slogan « Métro, boulot, dodo », il avait l'impression d'avoir changé de style, de s'engager ?

E.M. — « Ce slogan, je l'ai vu il y a presque deux ans, je crois. Je l'avais

Seulement c'était plus des pères de familles qu'il y avait dessus mais des gars aux cheveux longs qui visiblement ne s'en servaient pas seulement pour aller au travail. Ils fuient à toute allure l'ennui quotidien. Ils sont plusieurs milliers à Paris. Leur armée serait le front plus redoutable que toute manifestation. « Serait » : mais que sont-ils aujourd'hui ?

Un d'entre-eux parle :

LE BOL D'OR\* : un motard raconte

Il est 10 heures, pour certains le grand départ commence sur toutes les routes, ils viennent de Belgique et d'ailleurs ; pour nous les préparatifs étaient faits, nous prenions la route et sur la route qu'on sillonnait, le peloton se formait. Arrivé aux abords de Monthléry, c'était la pagaille, on passe entre les voitures à vive allure et de temps en temps on accroche, sans gravité, voitures, camionnettes, etc. D'autres, par contre, se ramassaient et c'était plus grave. Mais deux jeunes avaient parcouru 400 km en 125 pour le bol n'est-ce pas formidable ?

La lutte était grande pour rentrer dans les parkings. Les prix pour stationner était de 6 F pour 2 jours, plus l'entrée.

trouvé drôle, acide. On peut faire son dodo, on peut faire son boulot, on a le droit de penser quand même. Les gens se lèvent, ils prennent le métro, ils vont au boulot, s'abrutissent totalement, et ne pensent qu'à ces trois mots. J'ai attendu deux ans, que ça mûrisse dans mon esprit, avant de l'utiliser. Moi, je l'ai vu surtout d'un point de vue humoristique. Humour lourd d'ailleurs, vraiment au premier degré, pour être compris. Si l'on s'adresse au deuxième degré, on se fait plaisir, on est compris, je ne dis pas par une élite, mais par un petit noyau de gens, pas par le grand public. J'ai employé ce slogan sur un terrain humoristique, observateur, mais pas du tout engagé.

Moi, vous savez, je fais un travail de représentant de commerce, comme tant d'autres. Au lieu de vendre des dentifrices et des savonnets, je vends ma personne, mes musiciens et mon petit groupe. Et on se promène comme ça dans la France et ailleurs. Evidemment, pour moi-même, je n'ai pas l'impression de vendre des savonnets, ce ne serait vraiment pas sérieux. Mais pour beaucoup de gens, c'est le même processus. Quand c'est pas la « cellule-deux-pièces-cuisine », c'est la chambre d'hôtel, avec le bidet, le lavabo, la salle de bains, quand il y en a une. Donc je suis aussi intégré dans le système, au même degré que quelqu'un qui part travailler tous les matins.

Je pense que « Métro, boulot, dodo » correspond à l'époque. Tout le monde est concerné. Je veux dire, aussi bien le Premier Ministre que le gars qui est chez Renault, est intégré dans ce système-là. Bon, pour Chaban-Delmas, si c'est pas le métro, c'est la bagnole, le discours à préparer qui doit être emmerdant à faire. Il doit raconter des conneries, comme il en a l'habitude, il doit faire des clin d'œil, il doit payer de sa personne. C'est un homme de spectacle, un homme public.

Tout le monde se sent visé par ces mots-là ; en tous cas, moi je l'ai interprété comme cela.

« MOI, JE VOUDRAIS QUE CE NE SOIT JAMAIS UN MESSAGE. »

« Très sincèrement, je crois qu'une chanson ne doit pas faire penser. Une chanson, c'est la réalité, et ça doit arriver au bon moment. Par exemple, avant 68, ça correspondait moins. Dans une chanson, on peut raconter n'importe quelle histoire, du moment qu'on la raconte à sa manière. Je crois que les gens en ont conscience, ils ont compris cette position. Les chanteurs, c'est une chose importante, car il y a des tas de gens qui travaillent avec la radio. Même si ça leur rentre dans l'oreille comme ça, ça ne retient pas énormément leur attention. Je crois qu'il vaut mieux que le chanteur leur raconte une petite chose marrantes ou intéressantes, qui les distraie totalement. C'est même un bien... Mais moi, je voudrais que ce ne soit jamais un message.

Se poser en message, c'est prendre les gens pour des andouilles, ça ne doit pas être l'ambition d'un chanteur. Quelqu'un qui dit que le monde doit changer, généralement, il n'a pas du tout envie que ça change. »

## Un pauvre paysan...

Un pauvre paysan, sentant  
à fin prochaine, fit venir  
ses enfants, leur parla  
sagement : « Hélas, vous  
serez, de vendre  
l'héritage que vous ont légué  
mes parents : on en vend mise-  
-rablement. Le chœ-fleur se  
vend mal et la terre est  
trop basse. Pourquoi vous  
priez pour si peu de  
profit ?

Revenez votre arithmé-  
-tique : faites commerce ou  
travail. Et puisque nous  
sommes en république, faites  
donc de la politique.  
Ya que ça pour gagner  
du feu.

Un bon parlait en s'adressant  
grand-papa de Gaullé à  
ses petits enfants.  
Moralité : le conseil fut  
suivi et délaissant la rhéto-  
-rique, un obscur professeur  
devint président de la  
république.

C'est une vieille dame de 74 ans qui nous a fait parvenir ce texte. Elle n'est pas passée par les grandes écoles. Elle est d'une époque où l'on apprenait à écrire d'une belle écriture avec des plumes et des déliés, à la plume sergent-major et à l'encre violette.

La poésie c'était La Fontaine et Marceline Desbordes-Valmore, excusez du peu.

Mais quand on a envie de lutter. Quand on est révolté par la soupe au crabe gouvernementale, alors on retrouve ses souvenirs d'école et voilà ce que ça donne :



# WANTED BY THE FBI

INTERSTATE FLIGHT - MURDER, KIDNAPING  
ANGELA YVONNE DAVIS

Photograph taken 1968

FBI No. 857-015 G  
Photograph taken 1970



Une prisonnière politique de plus aux U.S.A....

Elle avait étudié un peu partout. Elle avait un doctorat. Mais jamais elle n'avait accepté d'être une intellectuelle coupée du peuple. Dans le ghetto de Los-Angeles, on la connaissait aussi bien qu'à l'université.

Ardente partisane des Panthères Noires, Angela Davis battait pour les idées de Huey, pour la vie de Bobby Seale. Elle avait organisé à Los-Angeles un comité pour la défense des « Frères de Soledad ».

Soledad, c'est la plus fasciste des prisons Californiennes. Un jour pour rigoler, les matons ont provoqué une bagarre entre détenus noirs et blancs, et ont tiré dans le tas : trois noirs descendus, un blanc paralysé à vie. Le lendemain, un garde fait une chute mortelle. On « choisit » trois coupables, par

mi lesquels George Jackson, 28 ans, condamné à trois ans pour un vol de 75 dollars, détenu en fait depuis 10 ans. Jackson militait à l'intérieur de la prison contre la ségrégation, contre la répression dégradante. Tout le monde était au courant, même dans les autres taules des U.S.A.

Le 7 août, jour du procès de Jackson et de ses deux « Frères », le juge est pris en otage. Malgré les ordres, les flics tirent. Le soir même, Angela Davis est accusée du coup. Selon la police, elle aurait acheté les armes qui ont servi à menacer le juge. Elle aurait même laissé un autographe à l'armurier !

Activement recherchée par le F.B.I., elle est prise après deux mois de chasse à la femme.

Angela notre sœur, partout dans le monde tu as des amis. Nixon n'aura pas ta peau.

Nous ne sommes pas des bêtes !

We are not animals !  
No somos animales !

## PRISONS AMÉRICAINES

Chaque jour, dans les ghettos noirs de New York, dans les ghettos portoricains et dans les quartiers où des chômeurs blancs passent leur journée dans des bistrotts, les troupes d'occupation policières font des rafles-surprise.

Le 2 octobre, plus d'un millier de détenus sont entrés en rébellion ouverte dans cinq prisons municipales de New York, simultanément. Après avoir maîtrisé leurs gardiens, ils leur ont pris toutes les clés et en ont gardé vingt-trois comme otages. Quatre jours plus tard, « l'ordre » était rétabli : des flics en tenue de combat veillaient sur les couloirs déserts où la fumée des gaz lacrymogènes se dissipait lentement, et sur des cours dont le ciment craquelé portait encore des taches de sang. Six des insurgés sans armes étaient en condition critique, dont un pratiquement mort. Les vingt-trois otages, eux, étaient sains et saufs.

La rébellion new yorkaise a commencé à la maison de détention de Queens. Elle se propagea presque immédiatement à la prison de Kew Gardens, qui se trouve dans un district voisin, puis à celle de Brooklyn. Bientôt, ce fut au tour de la tristement fameuse prison des Tombs à Manhattan, qui se soulevait pour la deuxième fois en deux mois, prenant à elle seule dix-huit otages. Enfin, deux jours plus tard, la révolte gagnait le centre de détention de Riker's Island, de l'autre côté de l'East River.

Au mois d'août, les détenus de Tombs ne libèrent leurs otages qu'après avoir reçu des assurances solennelles de la part de Lindsay (1) et de George Mac Grath, le superintendant des prisons, qui promirent que les conditions de détention seraient améliorées, que l'instruction des procès serait accélérée, et qu'il n'y aurait pas de représailles (ce qui n'empêche pas qu'un prisonnier au moins se fasse sérieusement tabasser par les gardes, s'en sortant avec un bras cassé). Mais rien n'a changé depuis.

« Des promesses, toujours des promesses. Nous ne sommes pas des bêtes ! No somos animales ! Nous exigeons d'être traités comme des hommes — tu m'entends, cochon ? »

Les détenus saluaient du poing en direction des trois délégués (un noir, un Porto-Ricain et un blanc) qu'ils avaient chargés de négocier dans la cour avec le super-intendant des prisons et les élus locaux et un adjoint au maire, en présence des journalistes.

Victor Martinez (délégué portoricain). — Dès qu'un juge de la Cour Suprême de New York sera venu ici même discuter les détails de la révision systématique des dossiers de tous les détenus en préventive de l'ensemble des prisons.

Interviewer. — Mais aucun juge n'a accepté de venir. Alors, quelles sont maintenant vos conditions pour libérer les otages ?

Victor Martinez. — Ecoutez, M. le Journaliste, vous avez l'air d'un homme sensé, et moi aussi je suis un homme sensé. Je vous demande... c'est à vous de décider — vous la presse, les autorités. Amenez-nous un juge pour satisfaire nos revendications, et les otages seront libérés.

Robert Blake, délégué des détenus noirs, dialoguant avec un journaliste au cours des négociations.

Interviewer. — VOTRE NOM MONSIEUR, S'IL VOUS PLAÎT ?

Robert Blake. — Je suis un révolutionnaire.

I. — De quoi vous accuse-t-on ?

R.B. — Je suis né noir.

I. — Depuis quand êtes-vous ici ?

R.B. — Depuis ma naissance, j'ai toujours été dans la moule.

Dans leurs uniformes kakis, leurs serre-têtes et leurs turbans blancs, les détenus avaient tout d'un tribunal révolutionnaire jugeant le super-intendant Mc Grath en un procès plus rapide et plus équitable que n'en connaîtraient jamais un seul détenu des prisons de Mc Grath et de Lindsay.

Les revendications n'ont jamais été trop mises en avant dans les reportages « sensationnels » consacrés à la révolte par la presse et le radio.

C'étaient des revendications de fond, à la fois populaires et politiques :

- la révision complète des dossiers de milliers de détenus en préventive ;
- la permission pour les musulmans de tenir des services religieux pour les nombreux musulmans noirs à qui la prison interdit de pratiquer leur religion ;
- le droit de distribuer le journal Black Panther ;
- la prise de dispositions pour que des avocats parlant espagnol ou des interprètes soient fournis aux détenus porto-ricains ;
- et la remise en liberté sous caution d'Afeni Shakur, l'une des « vingt-et-une Panthères de New York ».

Les révoltés finirent par obtenir qu'un juge libéral vienne procéder à des audiences spéciales dans la prison même. Quelques prisonniers eurent leur caution ramenée à de plus justes proportions et se retrouvèrent en liberté. Toutes les autres revendications sont restées lettre morte.

Une par une, les prisons retombèrent aux mains de gégéliers. A Kew Gardens on compta plus de 200 détenus sérieusement blessés. La prison des Tombs succomba à un assaut à la matraque et aux gaz d'une incroyable brutalité. Les otages sortirent de la prison sains et saufs (plusieurs d'entre eux déclarant soutenir les revendications des détenus), et l'appareil de répression s'abattit alors sur le dernier carré de résistance : Queens, où les Black Panthers étaient fortement présents.

Derrière les barreaux de barbelés, des centaines de flics et de matons, armés de longues matraques et de manches de pioche, piétinaient dans la brume du petit matin illuminé par les projecteurs. Vint l'ordre d'attaquer. La vieille prison délabrée fut vite transformée en une véritable chambre à gaz, où les flics et les matons lourdement armés et équipés de masques à gaz avaient aisément le dessus sur les prisonniers à demi-asphyxiés et incapables de fuir. Un groupe important de détenus fut vite rassemblé dans la cour où les flics les firent assiéger face au mur. Lorsque la quasi-totalité des prisonniers s'y retrouvèrent, et que les flics furent certains de tenir les choses en main, le carnage commença. Les matons étaient de nouveau dans leur élément, en bons porcs qu'ils sont. Ils se mettaient à cinq ou même à dix sur un détenu, leur écrasant littéralement la tête avec leurs « bidules » tandis que les autres matons contemplaient le spectacle en riant. Ils étaient tellement avides de frapper qu'ils se piétinaient entre eux. Deux au moins des détenus tabassés se retrouvèrent ensuite les détenus ensanglantés dans des fourgons cellulaires. L'une au moins des victimes est morte de ses blessures ; il s'agit de Kenneth Sender, délégué des détenus blancs pour les négociations. De toute évidence, les flics lui ont réservé un « traitement spécial » parce qu'ils le considéraient comme « traître à sa race ».

Trente-neuf prisonniers, dont les neuf Black Panthers, refusèrent de se rendre et se barricadèrent au dernier étage de la prison. Ils avertirent qu'ils étaient prêts à se faire tuer et ne se rendraient qu'en présence des journalistes et de leurs avocats. La police accepta de laisser plusieurs des avocats des Panthères entrer dans la prison et assister à la reddition du dernier carré. On fit sortir les prisonniers à l'aide d'une grande échelle de pompiers. Ils la descendirent du poing levé.

Au cours des négociations, Victor Martinez avait dit :

« Ce n'est pas une manifestation de protestation. Ce n'est pas une mutinerie. C'est quelque chose de global. A partir de cet enfer, nous allons créer un paradis. »

Et il ne parlait pas de des prisons.

(Liberation News Service) (Groupe76).

(1) Lindsay, maire de New York.



Il ya un chouette livre à lire. Un livre qui est dans les bibliothèques de tous les officiers du Pentagone (authentique, le livre figure au programme d'instruction militaire des officiers américains ; c'est drôle, non ?). Un livre que Humphrey, Mac Namara et leurs bandes d'assassins ont dû lire et relire avec désespoir... Il a un drôle de nom : « LA GUERRE DE LA PUCE ». C'est un journaliste américain qui l'a écrit, en 1965 : Robert Taber.

La guerre de la puce, c'est la guerre des Vietnamiens, des Palestiniens, des Tupamaros et des Panthères ; c'est la guerre que mènent les petits contre les gros. On l'appelle plus sérieusement guerre de guérilla, ou guerre du peuple !

« Le guerillero livre la guerre de la puce et son adversaire militaire souffre des désavantages du chien : trop d'espace à défendre, un ennemi trop petit, doué d'ubiquité, trop agile pour être saisi. Si la guerre dure assez longtemps — telle est la théorie — le chien succombe d'épuisement, d'anémie sans avoir rien trouvé à mordre avec ses crocs ou à gratter avec ses pattes ».

Dans la guerre de la puce, Taber démontre que Nixon ne pourra jamais gagner. Nulle part. Il explique que les seules victoires du chien (Grèce, Philippines, Malaisie) sont dues à des erreurs de la part de la Puce.

Taber, c'est un journaliste honnête ; alors il raconte tout le temps des faits, c'est clair (plus clair que la littérature gauchiste) ; c'est simple ; c'est pas stéréotypé. C'est plein d'exemples, c'est tout juste s'il n'y a pas un mode d'emploi pour jouer à la guerre de la puce...

C'est un bon bouquin, et quand on a fini, on aurait assez envie de s'y mettre aussi pour qu'il rajoute un chapitre sur la France !

\* Chez Julliard. 20.40 F.

## GI'S EN ALLEMAGNE : « ON NE NOUS FERA PAS TIRER AU VIETNAM »

Manheim (R.F.A.), un jour de septembre sur une base U.S.. Peu avant l'heure du déjeuner, deux grenades explosent dans le mess des officiers. Neu-Ulm, une autre base, la semaine dernière. Un soldat noir, Ralph Hughes, chope un pétard chargé dans l'armurerie. Il sort dans la cour, avise deux officiers, les pointe avec son arme et les balade pendant une heure à travers la base, en les traitant de tous les noms. Courageusement, Harold Gurney — G.I. flic — le descend d'une balle dans la nuque, à 6 m.

Bad Hersfeld, quatre GI's exaspérés du régime concentrationnaire de la caserne tombent sur deux sous-off et leur foutent une raclée. Il y a actuellement en Allemagne 80.000 GI's dont 28.000 noirs. Les actes d'insubordination, de désertion, les refus de partir au Vietnam se multiplient.

Les officiers ont peur. Ils sentent qu'en face d'eux un mouvement conséquent s'organise, qu'ils ne peuvent plus exercer leurs brimades habituelles : ils ont vraiment affaire à une résistance de masse (meetings quotidiens, floraison de bulletins). « Nous sommes tous des Panthères Noires ! », 600 GI's, noirs et blancs, se dressent en levant le poing. « Right on » (Ça ira !). C'est dimanche 18 octobre, à Kaiserslautern, à proximité d'une des plus importantes bases d'Europe. Pour la première fois les membres de U.S. (Unsatisfied Black Soldiers), organisateurs du meeting, ont tenu à inviter leurs camarades Chicanos, Indiens et Blancs. Durant quatre heures, et sans que l'intérêt faiblisse, les GI's se succèdent à la tribune. Ils dénoncent l'ennemi principal, l'impérialisme :

« Jusqu'ici on nous utilisait pour assassiner nos frères opprimés. Maintenant nous disons ça suffit ! Nous ne partions pas. Nous refusons de tirer. Résistons à l'intérieur de l'armée. » Dans la salle un soldat blanc se lève et lance « Tout le pouvoir au peuple ». Tous reprennent unanimes « Power to the people ». De la désertion, les GI's passent maintenant à la résistance politique et organisée.

« TOUT ». — Qui sont les GI's ?



Les trois délégués : Victor Martinez, Vienneth Sender, Robert Blake

« Ça a commencé un peu partout à la fois. Au départ c'était un petit nombre de mecs qui en avaient marre et qui faisaient un petit journal. Puis les journaux ont germé à droite et à gauche, ayant souvent un seul numéro ou rédigés par un seul soldat. On a dû partir du minimum légal. Des groupes de discussion se sont formés sur les bases. Puis il y a eu des réseaux de soutien à l'étranger. Maintenant, nous essayons de compter sur nos propres forces pour organiser la résistance. »

« TOUT ». — Bob, tu nous a dit qu'avant ton entrée dans l'armée tu n'étais pas politisé. Que s'est-il passé ?

Bob. — En novembre 67, je suis

entré dans l'armée. Je n'avais aucune conscience politique, je me foutais de la guerre au Vietnam. Après un an là-bas, j'ai commencé à comprendre ce qui se passait. A comprendre que les Noirs en prenaient deux fois plus sur la gueule que les autres. J'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose, et tout de suite : essayer d'obtenir des copains qui résistent ici de continuer la lutte en rentrant chez eux.

« TOUT ». — Bill, peux-tu nous raconter ce qui t'est arrivé au Vietnam ?

BILL. — Un jour de décembre 1969, le colonel a appris que les Vietnamiens allaient attaquer. Il a refusé de nous donner des armes sous prétexte qu'on pourrait se blesser avec ! En fait, comme nous étions très bien entraînés, il avait simplement peur de se faire descendre, lui et ses petits copains gradés... Les Vietnamiens sont venus. Sur 36 hommes, il y a eu 8 survivants.

« TOUT ». — Est-ce que maintenant tu hais les Vietnamiens pour cela ?

BILL. — Non. Je hais bien plus le colonel. Au fond je pense qu'en tant que GI's nous sommes soumis à la même oppression que les Vietnamiens et que nous sommes dans le même camp.

« TOUT ». — Si on vous envoyait au Vietnam, accepteriez-vous de tirer sur les Vietnamiens ?

JIM, soldat noir, éclate de rire : — D'abord, si je dois aller au Vietnam, il faudra me conduire sous escorte en première ligne. Une fois en première ligne je rejoins les frères d'en face.

TED, soldat noir : — Les Vietnamiens ne tirent pas sur nos frères. Moi, si ma patrouille tombe dans une embuscade, je vais dans un petit bois. Je me fais un joint de hash et je reviens quand c'est fini.

« Ne nous promet pas ceci ou cela. Fais ce qu'on te demande ! Si tu fais, on te libérera, tes otages. Tu nous envoies du savon et du dentifrice, cochon ! Mais ce n'est pas du savon et du dentifrice qu'on demande. On en a rien à foutre ! La prison de Queens est une porcherie dégueulasse, d'accord. Mais ce qu'on veut, ce n'est pas plus de savon — c'est plus de justice ! »

Victor Martinez, représentant des détenus porto-ricains de Queens, au surintendant Mc Grath.

Deux mois après la première révolte de Tombs, les mutins de cinq prisons new yorkaises prenaient de nouveaux otages parmi leurs gardiens. Ils menaçaient plus d'une fois de les tuer ; les détenus sans arme n'ont guère d'autres moyens de défense contre les corps expéditionnaires de flics lourdement armés qu'ils pouvaient décider d'une minute à l'autre de reprendre les prisons d'assaut. Les otages étaient la seule garantie contre le « nettoyage » sanglant en perspective. Mais finalement, les autorités oublièrent les otages, et Lindsay donna l'ordre d'attaquer. Si les détenus avaient eu idée des brutalités qui les attendaient, ils ne se seraient sans doute pas montrés si coopératifs dans les négociations sur la libération des otages (qui furent tous finalement libérés).

« Ils nous ont traités mieux que nous les traitons. Ils ont fait ce que nous devrions faire. Ils nous ont donné à manger comme ils pouvaient, ils nous ont laissés téléphoner chez nous. Ils ont mis un service d'ordre autour de nous pour nous protéger des « psychos ». »

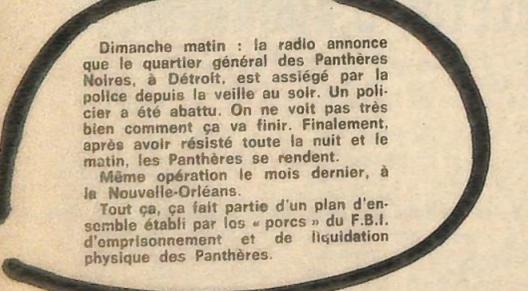
Daniel Zemann, gardien de la prison de Tombs, otage libéré.

Mais les autorités, le maire Lindsay et le superintendant Mc Grath s'intéressaient moins à la vie de quelques gardiens sous-payés qu'à maintenir leur autorité et à préserver le système pénitentiaire — ce système sur lequel ils comptent pour juguler la colère des noirs et des Porto-Ricains, des blancs pauvres, des jeunes « sans foi ni loi » et des militants. Leurs prisonniers ont été conçus comme digues où se briserait un océan de révolte ; mais la révolte a gagné les prisons elles-mêmes.

« Ça a commencé ici. Puls, Tombs s'y est mise, et Brooklyn. Et bientôt, toutes les taules de l'Etat de New York nous suivront, pour demander justice ! »

Kenneth Sender, représentant des détenus blancs de la prison de Queens ; (sévèrement tabassé, il est mort de ses blessures.)

Ce sont les trois cents et quelques détenus de Queens qui ont avancé les revendications les plus précises. C'est à l'Annexe de Queens (C'est le nom officiel) que la rébellion a commencé, et c'est elle qui se rendit la dernière. Neuf des « vingt-et-une Panthères de New York » y sont incarcérés. Des drapeaux porto-ricains et le drapeau de la Nation Noire, confectionnés à l'aide de draps, flottaient aux fenêtres ; les détenus se penchaient pour regarder le paysage d'usines et de gares de triage que les vitres au verre dépoli leur avaient jusqu'alors interdit de voir. Assis sur les rebords des fenêtres, des foulards noués autour de la tête,



Dimanche matin : la radio annonce que le quartier général des Panthères Noires, à Détroit, est assiégé par la police depuis la veille au soir. Un policier a été abattu. On ne voit pas très bien comment ça va finir. Finalement, après avoir résisté toute la nuit et le matin, les Panthères se rendent.

Même opération le mois dernier, à la Nouvelle-Orléans.

Tout ça, ça fait partie d'un plan d'ensemble établi par les « porcs » du F.B.I. d'emprisonnement et de liquidation physique des Panthères.

# Merlebach : ILS VEULENT ACHETER NOTRE MORT

A Merlebach les mineurs luttent pour leur survie, contre l'angoisse et la « rationalisation ». Là-bas, les syndicats à la base ressemblent moins à des flics qu'à une minime assurance contre le mort. Mais ils sont aussi une assurance pour les patrons qui garantissent et défendent la productivité.

Merlebach n'est pas la France et réciproquement. Les travailleurs ne sont pas pris à la gorge dans tout le pays de la même manière. En Lorraine où ils se défendent contre l'agression la plus immédiate. Partout où la défensive est dans l'esprit des gens, les syndicats continuent à jouer un certain rôle.

En France, depuis Mai, c'est l'offensive. Depuis Grenelle les syndicats sont l'autre jambe de l'appareil d'Etat. (La première c'est l'armée, la police...). En d'autres termes ils apprennent aux gens à être raisonnables, à accepter les règles de l'ennemi : si vous ne revendiquez pas pour des augmentations hiérarchisées, les CRS vous matraqueront ; bien sûr, on est avec vous contre les CRS ; mais on est bien obligés de se mettre à leur place ne serait-ce que pour vous expliquer...

A Garges, les délégués CGT font de la révolution en croyant faire du syndicalisme. Les cloisonnements qu'imposent l'idéologie syndicale ils les ont critiqués et mieux que nous.

Les idées syndicales font des ravages à une époque où s'opposent le désir de changer la vie qu'impose le bourgeois, et la conception étriquée de luttes pour être mieux payés.

Cependant, et on l'a déjà senti les désaccords de Grenelle, après Mai 68, il aurait été important d'unir les gens sur des revendications précises face à la manœuvre de division patronnat-gouvernement-syndicat.

Les mineurs du Limbourg, les ouvriers de la Fiat veulent faire la révolution. Ça ne les empêche pas, au contraire, de s'entendre sur les revendications chiffrées non hiérarchisées.

Dans l'usine, vous savez comme c'est chiant de s'entendre dire par les pontes du PCF : « De toute façon, vous n'avez rien à proposer ». C'est sûr que nous ne fabriquerons pas dans le dos des gens un programme revendicatif. Mais quand les travailleurs commencent à organiser la réduction du temps de travail sur le thème « on pourrait travailler la moitié du temps actuel », on saura que la réalité de la révolution a fait un bond.



Tu nous avais promis le Paradis sur terre !... Pardon !... j'ai dit "sur terre", je n'ai pas dit "sous terre" !... (Dessin de G. DELAW.)

L'histoire de la grève de Merlebach commence comme bien d'autres histoires de grève. Elle démarre dans l'enthousiasme, la détermination de groupes ouvriers, les syndicalistes en prennent la tête, discussion avec la direction et hop ! comme par miracle la grève s'arrête, le moral baisse et la grève s'arrête sans que rien d'essentiel ne soit obtenu. Mais de toute manière il ne suffit pas de dire Syndicat trahison, il faut que tous les ouvriers soient conscients des mécanismes du fond de l'affaire.

Prenez Merlebach ; les mineurs ne veulent pas que le progrès et la rentabilisation capitaliste se fassent par l'adoption d'un système de G postes particulièrement inhumain. Le puit 5 démarre la lutte, les syndicats prennent en main cette lutte. C.G.T., F.O. font de grands meetings, parlent bien, appellent les mineurs à les accompagner en manifestation à la direction. 77 % du bassin est en grève.

Thème des meetings : « Nous ne nous arrêterons pas de lutter, nous sommes d'accord pour la productivité, nous voulons seulement que les mineurs en bénéficient ».

Attention, camarades, tout est là ! La productivité on est d'accord, le progrès capitaliste on est d'accord. Sans y prendre garde, les mineurs applaudissent, non la dénoïcation des effets du capitalisme, leur mort quotidienne lente mais la rentabilité elle-même, l'exploitation en personne. Car la productivité ce n'est rien d'autre que l'accroissement de l'exploitation.

Discussion avec la direction et hop là boum ! On ne parle pas de la suppression du système des 4 postes, (c'est le progrès peut-être) mais tout de suite la direction lâche 13 % d'augmentation, les syndicalistes disent NON, font les durs, alors on reprend les discussions et sur la base de 20 % on fait voter la reprise du travail.

## BILAN

I — Les syndicalistes, ceux qui parlent au nom des ouvriers acceptent de parler le même langage que celui des houillères : celui de la productivité. Les houillères le font sans aucune pitié, les syndicalistes aménagent.

II — Les divisions syndicales occupent le devant de la scène, des discussions sans rapport avec la lutte se mènent, on bourre le crâne avec « ces salauds de la C.F.T.C. qui n'ont pas appelé à la grève ». Une première victoire sera présentée : la C.F.T.C. a été exclue des discussions.

III — La « victoire » obtenue sera celle d'une augmentation de salaire (en pourcentage) si les houillères sentent que la lutte est dure ; ils rentabiliseront tout autant leur matériel. Pour l'instant, à Merlebach, nous ne connaissons que le début de l'histoire.

Qu'est-ce qui aura changé dans la vie du mineur ? Il crèvera plus vite et même pas plus riche ! En fait ce que veulent les houillères c'est acheter la mort des mineurs. Bien sûr tout le monde est pour une augmentation de salaire, mais pour une fois camarades, cherchons à gagner quelque chose d'essentiel : NOTRE VIE.

La grève démarre le 16 au puit 5 de Merlebach, par des mineurs et des jeunes dont des jeunes de la C.F.D.T., les « Cohn-Bendit » comme on les appelle. — Le 14 tout le bassin suit à 75 %.

Revendications officielles : salaire garanti catégorie 5, 55 F par jour. Aménagement des horaires des cars.

Réalités : le système des 4 postes, les conditions d'esclavage qu'imposent les houillères.

Des piquets de grève se préparent pour lundi. Les flics et quelques « jaunes » déclouent les portes pour qu'elles ne soient pas bloquées. Pas de violence.

Manifestation devant la direction, les mineurs combattifs crient : « Lagabriele au pouvoir » ! (P.D.G. des houillères)

## LA GREVE DE LA FAIM

Un délégué C.F.D.T. en a eu l'initiative spontanément, un C.G.T. et un F.O. ont suivi. « Tous les moyens sont bons quand il s'agit de lutter ». Quand la C.F.T.C. a été associée aux discussions ils ont refusé de voir le médecin. La première question qu'ils nous ont posé : « Et le procès Geismar qu'est-ce que ça a donné à Paris ? ».

## LES 4 POSTES

13 h - 21 h, 20 h - 4 h, 0 h - 8 h, 6 h - 14 h. Les machines tournent ainsi 22 h sur 24 au lieu de 14. Dans certaines mines on a même instauré un système de 12 postes. 24 h sur 24. « Aujourd'hui la machine a dépassé l'homme, sa vie on s'en fout, il doit rentabiliser un point c'est tout ». POUR LE CAPITALISME L'EXPLOITATION DES MACHINES C'EST L'EXPLOITATION DE L'HOMME.

## LE PROGRES CAPITALISTE

« A 40 ans on est foutu, on est déclassé, on est moins payé, on nous a sucé jusqu'au trognon nous rejette, on a la silicose, si on est pas mort avant d'un infarctus ».

A 25 ans un mineur atteint le salaire maximum, en laissant toutes ses forces et sa jeunesse au fond. A 40 ans il est déclassé.

L'ingénieur ou l'employé, lui, continue de monter en grade jusqu'à ses dernières années de travail.

En Allemagne à 16 ans on gagne plus dans une chocolaterie qu'à 30 ans dans la mine. Alors comme des marchandises les jeunes s'exportent. Quant aux immigrés, eux, après 15 ans de mine ils gagnent 40 % du salaire d'un piqueur français.

## LA FEMME FOURNEAU

« La mère c'est une vraie femme-fourneau, dans une famille elle fait 3 fois à manger par repas : pour le père, pour le fils mineur, pour les gosses à l'école. La vie de famille, on ne connaît plus, on pourrait se voir le dimanche mais on est trop crevé, on dort toute la journée ».

## VITE, VITE, ÇA POLLUE !

Nouvelle marée noire au large de l'île de Wight : deux pétroliers se sont emboutés. Au prochain festival pop, les baigneurs à poil sortiront tous gaoisés. La radio raconte que le pire a été évité. Tu parles ! Si on ne se dépêche pas de vider les bourgeois, la révolution plantera son drapeau sur un tas d'ordures polluées.

## CRIME A BURGOS

6 militants basques de l'E.T.A. (« Pays basque et liberté ») risquent d'être condamnés à mort, sur la « conviction morale des juges », en Espagne. Exemple : Xavier Larena, 23 ans, risque : La peine de mort pour assassinat ; 30 ans de prison pour banditisme ; 10 ans pour possession d'armes. 17 autres doivent être jugés pour révolte. Le comité basque contre la répression appelle à « toutes actions individuelles ou de masse : grève, manif, occupations d'usines, boycott des transports et de la presse, occupations d'églises et édifices publics ».

## LE 24 OCTOBRE

Il faudrait foutre tout ce monde en l'air, les mineurs de charbon sont des hommes habitués à lutter. On a fait 47, 63, 68 mais comme partout ils se font reprendre par la suite par ceux qui se sucent sur notre dos ».

« Il y en a marre de se battre pour reprendre ».

« On ne reprendra que si c'est acceptable pour nous ».

« D'ailleurs il faut pas s'arrêter de lutter. Quand on soulève une pierre on en trouve toujours une autre en dessous ».

« Nous voulons vivre comme des hommes, il n'y a plus de dignité humaine. On est comme des bêtes au fond du trou, ce qu'on veut de nous c'est du fric ».

« On était beaucoup plus heureux avec nos chevaux où chacun travaillait pour soi et où on s'aidait dans nos difficultés. Nous avions le goût de la vie, le goût du travail et maintenant nous n'avons même plus le goût de vivre ».

## DERNIERES NOUVELLES

(le 2 au soir) C.G.T., C.F.D.T., F.O. obtiennent une grande victoire : la C.F.T.C. est exclue des négociations. 13 % propose la direction : on s'entend sur 20 %. Le bureau du patron est envahi. Le 27 après-midi assemblée des mineurs, 4 sur 500 du puit 5 pour la reprise. L'Intersyndicale était pour.

François Mury, journaliste à « l'Idiot international », a été condamné à 8 jours de prison pour port d'armes : en l'occurrence... un Opinel de petite taille !

Après l'inculpation d'Edern Hallier, l'ancien directeur de « l'Idiot », celle de Gilbert Mury et de Dominique Grange, du même journal, l'aversion de la magistrature pour « l'Idiot » se précise : ils utilisent n'importe quoi pour frapper. Défendons « l'Idiot » !

## ON EST EN RETARD

Ce numéro paraît le 29 octobre et non le 24 comme prévu. Deux raisons à cela :

— un copain qui s'occupait du journal, qui était même celui qui s'en occupait le plus, a été arrêté il y a trois semaines. Il s'agit de Jacques Barda, dont le Monde a relaté l'arrestation ainsi : « Un architecte en fuite est arrêté ».

Contrairement aux apparences, il ne s'agit pas d'un architecte en faillite genre Pouillon ; le camarade est inculpé et en taule pour « violences à agents » lors des actions de Nanterre.

— On a décidé, pour faciliter la distribution, que TOUT paraîtrait désormais le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

# Québec

Qu'ont fait les Québécois, les nègres blancs d'Amérique ? Au Québec, ils n'ont pas fait seulement qu'enlever et exécuter le ministre du « chômage et de l'assimilation ».

— Les 450 travailleurs de Lapalme sont en grève depuis six mois pour défendre leur droit à s'associer comme ils l'entendent. Ils vivent en commun en partageant également ce qu'ils ont.

— Les « comités de citoyens » qui regroupent travailleurs et chômeurs (10 % dans la province) sur la base des quartiers, s'étendent de Montréal au reste de la province tandis que s'approfondit le caractère politique de l'agitation qu'ils pratiquent.

— Les habitants ont envahi cet été les « réserves de chasse », propriétés privées des bourgeois américains.

— Les élèves du secondaire ont entraîné les étudiants dans la rue pour lutter contre le Bill 63 (loi qui renforce la place de l'anglais dans l'enseignement) provoquant ainsi les premières manif de rue au Québec depuis longtemps.

— Il a fallu réquisitionner les travailleurs du bâtiment pour briser leur grève en août.

— La grève qui bloque aujourd'hui la « General Motors » dans toute l'Amérique du Nord a démarré avec quinze jours d'avance, suite à la grève sauvage déclenchée par les Québécois de la G.M. de St-Jérôme.

Quand on arrive à Montréal, on sait qu'on est en pays colonisé, ne serait-ce que lorsqu'on prend un taxi : le « Mouvement Libération Taxi » comprend de nombreux chauffeurs qui sont tous francophones. Ils ont pris d'assaut le siège de Murray Hill, la compagnie monopoliste de transports, et le fils du patron a tué l'un des chauffeurs d'une balle. Alors, ils vous le disent en sillonnant la ville : « Les gens d'Ottawa, faut tous les bomber ».

Et c'est contre tout cela, contre tout ce qui bouge, que le capital anglo-américain (anglo = anglophone) a proclamé « l'état de guerre ».

Vous savez tous que le Québec est le réservoir de matières premières du capital américain. Qu'il en dépend totalement. Que l'anglais c'est la langue des « boss », le français celle des travailleurs et des chômeurs (en moyenne, chiffres officiels, un francophone gagne au Québec la moitié du salaire d'un anglophone).

## Triple Révolution

Vous croyez peut-être que la lutte francophone, c'est des vieux attachés à leur langage, dépassés par l'évolution ? Ce que vous vous gourrez ! C'est un mouvement jeune, plein de vie, qui réunit de manière unique au monde trois aspects de la révolution :

— La révolte des jeunes Québécois est sœur de celle des autres jeunes de l'Amérique du Nord. « Les hommes nouveaux qui s'en viennent vont renverser la société actuelle avec leur pot (drogue), leur sexe, leur musique, leurs cheveux, leurs costumes, leurs nouveaux modes de vie collective, avec leurs idées de fun et de liberté. » (O.L. (1) fév. 70.) Au Québec le mouvement « pop » ce n'est pas de l'importation. La moitié des jeunes entre 14 et 20 ans fume du « pot » au moins occasionnellement ; seule une infime minorité de gars et de filles passe le cap des 18 ans sans avoir fait l'amour. Quant à la musique pop québécoise, si vous ne connaissez pas Charlebois il est temps de vous y mettre.

— Le combat de la classe ouvrière a toujours été dur et important en Amérique du Nord, mais en général les gars se battent isolés, il n'y a pas de solidarité de classe. Au Québec l'esprit de classe renaît : cette année, pour la première fois, il y a eu une manifestation du 1<sup>er</sup> Mai à Montréal.

— La lutte nationale de libération d'un peuple opprimé, qui vise à une sécession d'avec le monde impérialiste d'Amérique du Nord. Un Cuba possible en pleine terre, au milieu des réserves impérialistes.

La révolution québécoise n'est pas que le F.L.O., ni même l'ensemble des groupes révolutionnaires (très nombreux à Montréal : exemple : Front de Libération Populaire et autres). C'est une lutte culturelle contre l'idéologie individualiste nord-américaine « chacun pour soi ». C'est une lutte politique au cœur de l'impérialisme.

L'état de guerre, les 350 arrestations, l'armée à Montréal : l'impérialisme traite maintenant les nègres blancs d'Amérique en nègres véritables : on pourchasse de nouvelles panthères en Amérique.

(1) O.L. : Quartier Latin, journal des étudiants québécois.

2 NOVEMBRE MUTUALITE 20h30

FREE JAZZ  
FREEDOM

FESTIVAL INTERNATIONALISTE DE JAZZ  
INTERVENTION DES MUSICIENS  
SALUT AU BLACK PANTHER PARTY

US FILMS

POUR TOUS :

ASSEMBLEE GENERALE DE TOUT

SAMEDI 7 NOVEMBRE

16 h.

ECOLE DES BEAUX ARTS (Rue Bonaparte) - Paris V<sup>e</sup>  
Métro St. Germain-des-Près

R.V. dans la cour de la rue Bonaparte.

Camarades de province : essayez d'envoyer un délégué par ville à l'Assemblée Générale.

« TOUT », 27, rue du Faubourg Montmartre, Paris, 9<sup>e</sup> (adresse provisoire : écrire seulement).

PETITES ANNONCES : si vous avez des chambres à des prix dérisoires, des trucs à annoncer aux copains, faites parvenir au journal.

Directeur de publication : J.-P. SARTRE.

DIFFUSION N.M.P.P.  
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon, Paris-20<sup>e</sup>.

Il faut beaucoup d'argent pour « TOUT »  
Tout l'argent des versements militants doit rentrer aussitôt  
Collectez des abonnements

## BULLETIN D'ABONNEMENT

TOUT 27, rue du Faubourg-Montmartre

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Ci-joint un versement de 25 F pour vingt-six parutions.

C.C.P. à l'ordre de « Tout ».

Mandat-lettre.

Chèque bancaire.

Soutien : 50 F ou plus.